Biod
Fs 840·8
cot /oeu
100731

00100731

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

ŒUVRES

COMPLETES

100731

DE

MADAME COTTIN:

Précédées de

MÉMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME VI.

CLAIRE D'ALBE, TOME II.

A PARIS,
ET A LONDRES CHEZ COLBURN LIBRAIRE,
CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

100731

00100731

CLAIRE D'ALBE.

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Claire à Frédéric.

J'IGNORE jusqu'où la vertu a perdu ses droits sur votre ame, et si l'amour que je vous inspire vous à dégradé au point de n'être plus capable d'une action courageuse et honnête ; mais je vous déclare, que si dans deux jours vous n'avez pas exécuté ce que je vais vous prescrire, Claire aura cessé de vous estimer.

Mon mari vous aime et en fait son bonheur ; j'ai voulu, et je veux encore lui laisser ignorer un égarement qui détruirait son repos, et peut-être son amitié ; mais en lui taisant la vérité, j'ai dû m'imposer la loi d'agir comme il le ferait si elle lui était connue. Partez-donc, Frédéric ; quittez un lieu que vous remplissez de trouble, allez purifier votre cœur, et sur-tout oubliez une femme que les plus saints devoirs vous ordonnaient de respecter ; je ne vous reverrai qu'alors.

Le goût des voyages est un des plus vifs chez les jeunes gens ; prenez ce prétexte pour vous éloigner d'ici ; ex-

primez à votre père le desir d'aller vous instruire en parcourant de nouvelles contrées: l'excellent homme que vous offensez s'affligera de votre absence, mais sacrifiera son propre plaisir à celui d'un ingrat qui l'en récompense si mal. Aussitôt que vous aurez obtenu sa permission, que je hâterai de tous mes efforts, vous vous éloignerez sans tarder. Je vous défends de me voir seule, je ne recevrai point vos adieux; ne vous imaginez pas néanmoins que je croye cette précaution nécessaire à mon repos: non, l'honnêteté est un besoin pour moi et non pas un effort; et si elle pouvait être jamais ébranlée, ce ne serait pas

par l'homme qui, se laissant dominer par un penchant coupable, l'excuse au lieu de le combattre, et humilie celle qui en est l'objet en la rendant cause de l'avilissement où il est réduit.

LETTRE XXV.

Frederic à Claire.

Qu'est-il nécessaire d'insulter avec froideur la victime qu'on dévoue à la mort? Qu'aviez-vous besoin pour me la donner de me parler de votre haine? L'ordre de mon départ suffisait; mais il vous était doux de me montrer à quel point je vous suis odieux; je

n'ai point reconnu Claire à cette barbarie.

Vous le voyez, je suis de sangfroid ; votre lettre a glacé les terribles agitations de mon sang, et je suis en état de raisonner.

Pourquoi dois-je partir, Claire ? Si c'est pour votre époux, et que le sentiment que je porte en mon cœur soit un outrage pour lui, où trouverez-vous un point de l'univers où je puisse cesser de l'offenser ? Sous les poles glacés, sous le brûlant tropique, tant que mon cœur battra dans mon sein, Claire y sera adorée ; si c'est une froide pitié

qui vous intéresse à moi, je la rejette. Ce n'est point elle qui trouvera les moyens d'adoucir mes maux, et vous me rendez trop malheureux, pour que je vous laisse l'arbitre de mon sort.

Claire, l'intérêt de votre repos pouvait seul me chasser d'ici ; mais votre estime même est trop chère à ce prix, et s'il faut m'éloigner de vous, je ne connais plus qu'un asyle.

LETTRE XXVI.

Claire à Elise.

Ou suis-je, Elise, et qu'ai-je fait ? Une effrayante fatalité me poursuit; je vois le précipice où je me plonge, et il me semble qu'une main invisible m'y pousse malgré moi ; c'était peu qu'un criminel amour eût corrompu mon cœur, il me manquait d'en faire l'aveu. Entraînée par une puissance contre laquelle je n'ai point de force, Frédéric connaît enfin l'excès d'une passion qui fait de ton amie la plus

méprisable des créatures. .... Je ne sais pourquoi je t'écris encore ; il est des situations qui ne comportent aucun soulagement, et ta pitié ne peut pas plus m'arracher mes remords, que tes conseils réparer ma faute. L'éternel repentir s'est attaché à mon cœur, il le déchire, il le dévore ; je n'ose mesurer l'abîme où je me perds, et je ne sais où poser les bornes de ma faiblesse .... J'adore Frédéric, je ne vois plus que lui seul au monde ; il le sait, je me plais à le lui répéter ; s'il était là je le lui dirais encore, car dans l'égarement où je suis en proie je ne me reconnais plus moi-même..... Je voulais t'écrire tout ce qui vient de se passer ;

mais je ne le puis, ma main tremblante peut à peine tracer ces lignes mal assurées..... Dans un instant plus calme peut-être..... Ah! qu'ai-je dit? Le calme, la paix, il n'en est plus pour moi.

LETTRE XXVII.

Claire à Elise.

Depuis trois jours, Elise, j'ai essayé en vain de t'écrire; ma main se refusait à tracer les preuves de ma honte; je le ferai pourtant, j'ai besoin de ton

mépris, je le mérite et le demande ; ton indulgence me serait odieuse, ma faute ne doit pas rester impunie, et le pardon m'humilierait plus que les reproches. Songe, Elise, que tu ne peux plus m'aimer sans t'avilir, et laisse-moi la consolation de m'estimer encore dans mon amie.

La lettre de Frédéric*, que tu trouveras ci-jointe, m'avait rendu une sorte de dignité ; je m'étonnais d'avoir pu craindre un homme qui osait me dire qu'il dédaignait mon estime : impatiente de lui prouver qu'il l'avait

* Lettre XXV.

perdue, j'ai vaincu ma faiblesse pour paraître à dîner; mon air était calme, froid et imposant; j'ai fixé Frédéric avec hauteur, et uniquement occupée de mon mari et de mes enfans, j'ai répondu à peine à deux ou trois questions qu'il m'a adressées, et je trouvais une jouissance cruelle à lui montrer le peu de cas que je faisais de lui.

En sortant de table, Adolphe s'est assis sur mes genoux; il m'a rendu compte des différentes études qui l'avaient occupé pendant mon indisposition; c'était toujours son cousin Frédéric qui lui avait appris ceci, cela;

jamais une leçon ne l'ennuie quand c'est son cousin Frédéric qui la donne. C'est si amusant de lire avec lui, me disait mon fils, il m'explique si bien ce que je ne comprends pas; cependant, ce matin, il n'a jamais voulu m'apprendre ce que c'était que *la vertu*, il m'a dit de te le demander, maman?— C'est la force, mon fils, ai-je répondu, c'est le courage d'exécuter rigoureusement tout ce que nous sentons être bien, quelque peine que cela nous fasse; c'est un mouvement grand, généreux, dont ton père t'offre souvent l'exemple, dont la seule idée m'attendrit, mais dont ton cousin ne pouvait pas te donner l'explication.

En disant ces derniers mots, que Frédéric seul a entendus, j'ai jeté sur lui un regard de dédain.....O mon Elise!. il était pâle, des larmes roulaient dans ses yeux, tous ses traits exprimaient le désespoir; mais soumis à sa promesse, de dissimuler toutes ses sensations devant mon mari, il continuait à causer avec une apparence de tranquillité.

M. d'Albe, les yeux fixés sur un livre, ne remarquait pas l'état de son ami, et répondait sans le regarder. Pour moi, Elise, dès cet instant toutes mes résolutions furent changées; je trouvai que j'avais été dure et bar-

bare : j'aurais donné ma vie pour adresser à Frédéric un mot tendre qui pût réparer le mal que je lui avais fait ; et, pour la première fois, je souhaitai de voir sortir M. d'Albe....

Le jour baissait, plongée dans la rêverie j'avais cessé de causer, et mon mari n'y voyant plus à lire me demande un peu de musique. J'y consens, Frédéric m'apporte ma harpe, je chante, je ne sais trop quoi ; je me souviens seulement que c'était une romance, que Frédéric versait des pleurs, et que les miens, que je retenais avec effort, m'étouffaient en retombant sur mon cœur.

A cet instant, Elise, un homme vient demander mon mari; il sort, un instinct confus du danger où je suis me fait lever précipitamment pour le suivre; ma robe s'accroche aux pédales, je fais un faux pas, je tombe, Frédéric me reçoit dans ses bras, je veux appeler, les sanglots éteignent ma voix; il me presse fortement sur son sein..... A ce moment tout a disparu, devoirs, époux, honneur; Frédéric était l'univers, et l'amour, le délicieux amour, mon unique pensée.—Claire, s'est-il écrié, un mot, un seul mot, dis quel sentiment t'agite?—Ah! lui ai-je répondu éperdue, si tu veux le savoir,

crée-moi donc les expressions pour le peindre !

Alors je suis retombée sur mon fauteuil ; il s'est précipité à mes pieds, je sentais ses bras autour de mon corps ; la tête appuyée sur son front, respirant son haleine, je ne résistais plus.—O femme idolâtrée ! a-t-il dit, quelles inexprimables délices j'éprouve en ce moment ; la félicité suprême est dans mon ame : oui, tu m'aimes, oui, j'en suis sûr, le délire du bonheur où je suis n'était réservé qu'au mortel préféré par toi. Ah ! que je l'entende encore de ta bouche adorée, ce mot dont la seule espérance a porté l'ivresse

dans tous mes sens !—Si je t'aime, Frédéric ! oses-tu le demander ? imagine ce que doit être une passion qui réduit Claire dans l'état où tu la vois : oui, je t'aime avec ardeur, avec violence, et dans ce moment même, où j'oublie pour te le dire les plus sacrés devoirs, je jouis de l'excès d'une faiblesse qui te prouve celui de mon amour.—O souvenir ineffaçable de plaisir et de honte !

A cet instant les lèvres de Frédéric ont touché les miennes ; j'étais perdue, si la vertu, par un dernier effort, n'eût déchiré le voile de volupté dont j'étais enveloppée : m'arrachant d'entre les

bras de Frédéric, je suis tombée à ses pieds.—Oh ! épargne-moi ! je t'en conjure ! me suis-je écriée ; ne me rends pas vile, afin que tu puisses m'aimer encore.

Dans ce moment de trouble, où je suis entièrement soumise à ton pouvoir, tu peux, je le sais, remporter une facile victoire ; mais si je suis à toi aujour d'hui, demain je serai dans la tombe ; je le jure au nom de l'honneur que j'outrage, mais qui est plus nécessaire à l'ame de Claire que l'air qu'elle respire : Frédéric, Frédéric contemple-la, prosternée, humiliée à tes pieds, et mérite son éternelle reconnaissance, en ne la rendant pas la dernière des créatures !—Lève-toi, m'a-t-il dit en s'éloi-

gnant, femme angélique, objet de ma profonde vénération et de mon immortel amour! Ton amant ne résiste point à l'accent de ta douleur; mais au nom de ce ciel, dont tu es l'image, n'oublie pas que le plus grand sacrifice dont la force humaine soit capable, tu viens de l'obtenir de moi.—Il est sorti avec précipitation; je suis rentrée chez moi égarée; un long évanouissement a succédé à ces vives agitations: en recouvrant mes sens, j'ai vu mon époux près de mon lit, je l'ai repoussé avec effroi, j'ai cru voir le souverain arbitre des destinées qui allait prononcer mon arrêt.—Qu'avez-vous, Claire, m'a-t-il dit d'un ton douloureux, chère et ten-

dre amie, c'est votre époux qui vous tend les bras.—J'ai gardé le silence, j'ai senti que si j'avais parlé j'aurais tout dit : peut-être l'aurais-je dû, mon instinct m'y poussait, l'aveu a erré sur mes lèvres, mais la réflexion l'a retenu. Loin de moi cette franchise barbare, qui soulageoit mon cœur aux dépens de mon digne époux ! En me taisant je reste chargée de mon malheur et du sien ; la vérité lui rendrait la part des chagrins qui doivent être mon seul partage. Homme trop respectable ! vous ne supporteriez pas l'idée de savoir votre femme, votre amie en proie aux tourmens d'une passion criminelle ; et l'obligation de mépriser celle qui fai-

sait votre gloire, et de chasser de votre maison celui que vous aviez placé dans votre cœur, empoisonnerait vos derniers jours: je verrais votre visage vénérable, où ne se peignit jamais que la bienfaisance et l'humanité, altéré par le regret de n'avoir aimé que des ingrats, et couvert de la honte que j'aurais répandue sur lui; je vous entendrais appeler une mort que le chagrin accélérerait peut-être, et je joindrais ainsi au remords du parjure tout le poids d'un homicide. O misérable Claire! ton sang ne se glace-t-il pas à l'aspect d'une pareille image? est-ce bien toi qui es parvenue à ce comble d'horreur? et peux-tu te reconnaître

dans la femme infidelle, qui n'oserait avouer ce qui se passe dans son cœur, sans porter la mort dans celui de son époux ? Quoi ! un pareil tableau ne te fera-t-il pas abjurer la détestable passion qui te consume ? ne te fera-t-il pas abhorrer l'odieux complice de ta faute, Frédéric !.... Frédéric, qu'ai-je dit ! moi le haïr ! moi renoncer à ce bonheur pour lequel il n'est point d'expression ! à ce bonheur de l'entendre dire qu'il m'aime ? le chasser de cet asyle, ne plus l'espérer, ni le voir, ni l'entendre ? Hé ! quels sont les crimes qui ne seraient pas trop punis par de pareils sacrifices ? et comment ai-je mérité de me les imposer ?

Retirée du monde, j'étais paisible dans ma retraite ; heureuse du bonheur de mon mari, je ne formais aucun desir ; il m'amène un jeune homme charmant, doué de tout ce que la vertu a de grand, l'esprit d'aimable, la candeur de séduisant : il me demande mon amitié pour lui, il nous laisse sans cesse ensemble ; le matin, le soir, partout je le vois, par-tout je le trouve ; toujours seuls, sous des ombrages, au milieu des charmes d'une nature qui s'anime, il aurait fallu que nous fussions nés pour nous haïr, si nous ne nous étions pas aimés. Imprudent époux ! pourquoi réunir ainsi deux êtres, qu'une sympathie mutuelle atti-

rait l'un vers l'autre? deux êtres qui, vierges à l'amour, pouvaient en ressentir toutes les premières impressions sans s'en douter? pourquoi sur-tout les envelopper de ce dangereux voile d'amitié, qui devait être un si long prétexte pour se cacher leurs vrais sentimens! C'était à vous, à votre expérience, à prévoir le danger et à nous en préserver: loin de là, quand votre main elle-même nous en approche, le couvre de fleurs, et nous y pousse; pourquoi, terrible et menaçant, venir nous reprocher une faute qui est la vôtre, et nous ordonner de l'expier par le plus douloureux supplice?.... Qu'ai je dit, Elise, c'est Frédéric que j'aime, et

c'est mon époux que j'accuse? Ce Frédéric qui m'a vue entre ses bras, faible et sans défense, c'est lui que je veux garder ici! O Elise! tu seras bien changée, si tu reconnais ton amie dans celle qu'une pareille situation peut laisser incertaine sur le parti qu'elle doit prendre.

LETTRE XXVIII.

Frédéric à Claire.

FEMME, femme trop enchanteresse, qui es-tu pour faire entrer dans mon

cœur les sentimens les plus opposés ? pour me faire passer tout-à-coup de l'excès du bonheur à celui de l'infortune ? Ces yeux si touchans, qu'il est impossible de regarder sans la plus vive émotion, ces yeux qui n'appartiennent qu'à Claire, l'idole chérie de mon cœur, la première femme que j'aye aimée, la seule que j'aimerai jamais ; ces yeux où elle me permettait hier de lire l'expression de la tendresse, sont voilés aujourd'hui par la douleur et la sévérité ; et mon ame où tu règnes despotiquement, mon ame qui n'a maintenant plus de sentimens que tu n'ayes fait naître, gémit de ta peine sans en connaître la cause. O ma

douce, ma charmante amie ! garde-toi bien de te croire coupable, ni de t'affliger du bonheur que tu m'as donné ; le repentir ne doit point entrer dans une ame dont le mal n'approcha jamais. Toi craindre le crime, Claire ! ton seul regard le tuerait. Femme adorée et trop craintive, oses-tu penser que la divinité qui te forma à son image, nous entraîne vers le vice, par tout ce que la félicité a de plus doux ? Non, non ; ces élans, ces transports, ces émotions enchanteresses me rassurent contre le remords, et je me sens trop heureux pour me croire criminel ! Ah, laisse-moi retrouver ces instans où t'enlaçant dans mes bras,

et respirant ton souffle, j'ai recueilli sur tes lèvres tout ce que l'immensité de l'univers et de la vie peut donner de félicité à un mortel.

Claire, tu m'as éloigné de toi, mais je ne t'ai point quittée ; mon imagination te plaçait sur mon sein, je t'inondais de caresses et de larmes ; ma bouche avide pressait la tienne : Claire ne s'en défendait point, Claire partageait mes transports ; sans autre guide que son cœur et la nature, elle oubliait le monde, ne sentait que l'amour, ne voyait que son amant : nous étions dans les cieux. Ah, Claire ! ce n'est pas là qu'est le crime.

Claire, je t'idolâtre avec frénésie, ton image me dévore, ton approche me brûle; trop de feux me consument: il faut mourir ou les satisfaire. Laisse-moi te voir, je t'en conjure, ne me fuis point, laisse-moi te presser encore une fois entre mes bras; je les étends pour te saisir, mais c'est une ombre qui m'échappe. Je t'écris à genoux, mon papier est baigné de mes pleurs; ô Claire! un de tes baisers, un seul encore, il est des plaisirs trop vifs pour pouvoir les goûter deux fois sans mourir.

LETTRE XXIX.

Frédéric à Claire.

Je ne puis dormir; j'erre dans ta maison, je cherche la dernière place que tu as occupée; ma bouche presse ce fauteuil où ton bras reposa long-temps, je m'empare de cette fleur échappée de ton sein: je baise la trace de tes pas, je m'approche de l'appartement où tu dors, de ce sanctuaire qui seroit l'objet de mes ardens desirs, s'il n'était celui de mon profond respect. Mes larmes baignent

le seuil de ta porte ; j'écoute si le silence de la nuit ne me laissera pas recueillir quelqu'un de tes mouvemens... J'écoute....O Claire, Claire ! je n'en doute pas, j'ai entendu des sanglots. Mon amie, tu pleures, qui peut donc causer ta peine* ? Quand je te dois un bonheur dont le reste du monde ne peut concevoir l'idée, puisque nul mortel ne fut aimé de toi, qui peut t'affliger encore ? Claire, que ton amour est faible, s'il te laisse une pensée ou un sentiment qui ne soit pas pour lui,

---

* S'il ne faisait pas cette question, il serait un monstre ; car la folie de l'amour ne serait pas complète.

et si sa puissance n'a pas anéanti toutes les autres facultés de ton ame ! pour moi, il n'est plus de passé ni d'avenir : absorbé par toi, je ne vois que toi ; je n'ai plus un instant de ma vie qui ne soit à toi ; tous les autres êtres sont nuls et anéantis ; ils passent devant moi comme des ombres, je n'ai plus de sens pour les voir, ni de cœur pour les aimer. Amitié, devoir, reconnaissance, je ne sens plus rien, l'amour, l'ardent amour a tout dévoré ; il a réuni en un seul point toutes les parties sensibles de mon être, et il y a placé l'image de Claire : c'est là le temple où je te recueille, où je t'adore en silence quand tu es loin de moi ; mais si j'entends le

son de ta voix, si tu fais un mouvement, si mes regards rencontrent tes regards, si je te presse doucement sur mon sein....alors ce n'est plus seulement mon cœur qui palpite, c'est tout mon être, c'est tout mon sang qui frémissent de desir et de plaisir; un torrent de volupté sort de tes yeux et vient inonder mon ame.

Perdu d'amour et de tendresse, je sens que tout moi s'élance vers toi; je voudrais te couvrir de baisers, recevoir ton haleine, te tenir dans mes bras, sentir ton cœur battre contre mon cœur, et m'abîmer avec toi dans un océan de bonheur et de vie....

Mais, ô ma Claire, seule tu réunis ce mélange inconcevable de décence et de volupté qui éloigne et attire sans cesse, et qui éternise l'amour. Seule tu réunis ce qui commande le respect et ce qui allume les desirs; mais comment exprimer ce qu'est et ce qu'inspire une femme enchanteresse, la plus parfaite de toutes les créatures, l'image vivante de la divinité, et quelle langue sera digne d'elle? Je sens que mes idées se troublent devant toi comme devant un ange descendu du ciel: rempli de ton image adorée, je n'ai plus d'autre sentiment que l'amour et l'adoration de tes perfections; toute autre pensée

que la tienne s'évanouit; en vain je cherche à les fixer, à les rassembler, à les éclaircir; en vain je cherche à tracer quelques lignes que te peignent ce que je sens: les termes me manquent, ma plume se traîne péniblement, et si mon premier besoin n'était pas de verser dans ton cœur tous les sentimens qui m'oppressent, effrayé de la grandeur de ma tâche, je me tairais accablé sous ta puissance, et sentant trop pour pouvoir penser.

LETTRE XXX.

Claire à Frédéric.

Non, je ne vous verrai point; trop de présomption m'a perdue, et je suis payée pour n'oser plus me fier à moi-même. Je vous écris, parce que j'ai beaucoup à vous dire, et qu'il faut un terme enfin à l'état affreux où nous sommes.

Je devrais commencer par vous ordonner de ne plus m'écrire, car ces lettres si tendres, malgré moi je les presse sur mes lèvres, je les pose contre

mon cœur, c'est du poison qu'elles respirent.... Frédéric, je vous aime, et n'ai jamais aimé que vous; l'image de votre bonheur; de ce bonheur que vous me demandez et que je pourrais faire, égare mes sens et trouble ma raison; pour le satisfaire, je compterais pour rien la vie, l'honneur et jusqu'à ma destinée future: vous rendre heureux et mourir après, ce serait tout pour Claire, elle aurait assez vécu; mais acheter votre bonheur par une perfidie, Frédéric, vous ne le voudriez pas.... Insensé, tu veux que Claire soit à toi, uniquement à toi; est-elle donc libre de se donner? s'appartient-elle encore? Si tes yeux osent se fixer sur ce ciel

que nous outrageons, tu y verras les sermens qu'elle a faits, c'est là qu'ils sont écrits ! Et qui veux-tu qu'elle trahisse ? son époux et ton bienfaiteur, celui qui t'a appelé dans son sein, qui te nourrit, qui t'éleva et qui t'aime ; celui dont la confiance a remis dans nos mains le dépôt de son bonheur. Un assassin ne lui ôterait que la vie, et toi, pour prix de ses bontés, tu veux souiller son asyle, ravir sa compagne, remplacer par l'adultère et la trahison, la candeur et la vertu qui régnaient ici, et que tu en as chassées. Ose te regarder, Frédéric, et dis, qu'est-ce qu'un monstre ferait de plus que toi ? Quoi ! ton cœur est-il sourd à cette

voix qui te crie que tu violes l'hospitalité et la reconnaissance ? Ton regard ose-t-il se porter sur cet homme respectable que tu dois frémir de nommer ton père ? ta main peut-elle presser la sienne sans être déchirée d'épines ? Enfin, n'as-tu rien senti en voyant hier des larmes dans ses yeux ? Ah ! que n'ai-je pu les payer de tout mon sang ; tu étais agité, j'était pâle et tremblante. Il a tout vu, il sait tout, c'en est fait, et l'innocent porte la peine due au vice ! Malheureuse Claire ! était-ce donc pour empoisonner sa vie, que tu juras de lui consacrer la tienne ? Femme perfide, te sied-il d'accuser un autre, quand tu es

toi-même si coupable? Frédéric, vous fûtes faible et je suis criminelle; il me semble que toute la nature crie après moi et me réprouve; je n'ose regarder ni le ciel, ni vous, ni mon époux, ni moi-même. Si je veux embrasser mes enfans, je rougis de les presser contre un cœur dont l'innocence est bannie; les objets qui me sont les plus chers, sont ceux que je repousse avec le plus d'effroi.....Toi-même, Frédéric, c'est parce que je t'adore que tu m'es odieux: c'est parce que je n'ai plus de forces pour te résister, que ta présence me fait mourir: et mon amour ne me paraît un crime, que parce que je brûle de m'y livrer. O

Frédéric ! éloigne-toi, si ce n'est pas par devoir, que ce soit par pitié ; ta vue est un reproche dont je ne peux plus supporter le tourment ; si ma vie et la vertu te sont chères, fuis sans tarder davantage : quelles que soient tes résolutions, de quelque force que l'honneur les soutienne, elles ne résisteraient point à l'occasion ni à l'amour ; songe, Frédéric, qu'un instant peut faire de toi le dernier des hommes, et me faire mourir déshonorée, et que, si après y avoir pensé, il était nécessaire de te répéter encore de fuir, tu serais si vil à mes yeux, que je ne te craindrais plus.

Je vous le répète, je suis sûre que mon mari a tout deviné, ainsi je n'ai malheureusement plus à redouter les soupçons que votre départ peut occasionner. D'ailleurs, vous savez que les affaires d'Elise s'accumulent de plus en plus, et lui donnent le besoin d'un aide : soyez le sien, Frédéric, devenez utile à mon amie, allez mériter d'elle le pardon des maux que vous m'avez faits ; vous trouverez dans cette femme chérie une autre Claire, mais sans faiblesse et sans erreurs. Montrez-vous tel à ses yeux, qu'elle puisse dire qu'il n'y avait qu'une Elise ou un ange capable de

vous résister; que vos vertus m'obtiennent ma grace, et que votre travail me rende mon amie; que ce soit à vous que je doive son retour ici, afin que chaque heure, chaque minute où je jouirai d'elle, soit un bienfait que je vous doive, et que je puisse remonter à vous comme à la source de ma félicité. Frédéric, il dépend de vous que je m'enorgueillisse de la tendresse que j'éprouve et de celle que j'inspire; élevez-vous par elle au-dessus de vous-même; qu'elle vous rattache à toutes les idées de vertu et d'honneur, pour que je puisse fixer mes yeux sur vous chaque fois que l'idée du bien se présentera.

Enfin, en devenant le plus grand et le meilleur des hommes, forcez ma conscience à se taire, pour qu'elle laisse mon cœur vous aimer sans remords : ô Frederic ! s'il est vrai que je te sois chère, apprends de moi à chérir assez notre amour pour ne le souiller jamais par rien de bas ni de méprisable. Si tu es tout pour moi, mon univers, mon bonheur, le dieu que j'adore ; si la nature entière ne me présente plus que ton image ; si c'est par toi seul que j'existe, et pour toi seul que je respire ; si ce cri de mon cœur qu'il ne m'est plus possible de retenir, t'apprend une faible partie du sentiment qui m'entraîne, je ne suis point coupable. Ai-

je pu l'empêcher de naître? suis-je maîtresse de l'anéantir? Dépend-il de moi d'éteindre ce qu'une puissance supérieure alluma dans mon sein? Mais, de ce que je ne puis donner de pareils sentimens à mon époux, s'ensuit-il que je ne doive point lui garder la foi jurée? Oserais-tu le dire, Frédéric, oserais-tu le vouloir? L'idée de Claire livrée à l'opprobre ne glace-t-elle pas tous tes desirs, et ton amour n'a-t-il pas plus besoin encore d'estime que de jouissance? Non, non, je la connais bien cette ame qui s'est donnée à moi, c'est parce que je la connais que je t'ai adoré. Je sais qu'il n'est point de sacrifice au-dessus de

ton courage, et quand je t'aurai rappelé que l'honneur commande que tu partes, et que le repos de Claire l'exige, Frédéric n'hésitera pas.

LETTRE XXXI.

Frédéric à Claire.

J'AI lu votre lettre, et la vérité, la cruelle vérité, a détruit les prestiges enchanteurs dont je me berçais ; les tortures de l'enfer sont dans mon cœur, l'abîme du désespoir s'est ouvert de-

vant moi, Claire ordonne que je m'y précipite, je partirai.

Ce sacrifice que la vertu ne m'eût jamais fait faire, et que vous seule pouviez obtenir de moi, ce sacrifice auquel nul autre ne peut être comparé, puisqu'il n'y a qu'une Claire au monde, et qu'un cœur comme le mien pour l'aimer; ce sacrifice dont je ne peux moi-même mesurer l'étendue, quel que soit le mal qu'il me cause, je te jure, ô ma Claire! de ne jamais attenter à des jours qui te sont consacrés et qui t'appartiennent; mais si la douleur, plus forte que mon courage, dessèche les sources de ma vie,

me fait succomber sous le poids de ton absence, promets-moi, Claire, de me pardonner ma mort, et de ne point haïr ma mémoire. Sois sûre que l'infortuné qui t'adore eût préféré t'obéir en se dévouant à des tourmens eternels et inouis, que de descendre dans la paix du tombeau que tu lui refuses.

LETTRE XXXII.

Claire à Elise.

Elise, il me quitte demain, et c'est chez toi que je l'envoie ; en le remet-

tant dans tes bras, je tiens encore à lui, et près de mon amie, il ne m'aura pas perdue tout-à-fait. Soulage sa douleur, conserve-lui la vie, et, s'il est possible, fais plus encore, arrache-moi de son cœur. Elise, Elise, que l'objet de ma tendresse ne soit pas celui de ton inimitié ; pourquoi le mépriserais-tu, puisque tu m'estimes encore ? pourquoi le haïr quand tu m'aimes toujours ? pourquoi ton injustice l'accuse-t-elle plus que moi ? S'il a troublé ma paix, n'ai-je pas empoisonné son cœur ? Ne sommes-nous pas également coupables ? que dis-je, ne le suis je pas bien plus ? Son amour l'emporte-t-il sur le mien ? ne suis-je pas

dévorée en secret des mêmes désirs que lui ? Il voulait que Claire lui appartînt, hé ! ne s'est-elle pas donnée mille fois à lui dans son cœur ? Enfin, que peux-tu lui reprocher dont je sois innocente ? Nos torts sont égaux, Elise, et nos devoirs ne l'étaient pas : j'étais épouse et mère, il était sans liens ; je connaissais le monde, il n'avait aucune expérience ; mon sort était fixé, et mon cœur rempli ; lui, à l'aurore de sa vie, dans l'effervescence des passions, on le jette à dix-neuf ans dans une solitude délicieuse, près d'une femme qui lui prodigue la plus tendre amitié, près d'une femme jeune et sensible, et qui l'a peut-être devancé dans un coupable

amour. J'etais épouse et mère, Elise, et ni ce que je devais à mon époux, à mes enfans, ni respect humain, ni devoirs sacrés, rien ne m'a retenue ; j'ai vu Frédéric, et j'ai été séduite. Quand les titres les plus saints n'ont pu me préserver de l'erreur, tu lui ferais un crime d'y être tombé ? Quand tu me crois plus malheureuse que coupable, l'infortuné qui fut appelé ici comme une victime, et qui s'en arrache par un effort dont je n'aurais pas été capable peut-être, ne deviendrait pas l'objet de ta plus tendre indulgence et de ton ardente pitié ? O mon Elise ! recueille-le dans ton sein ; que ta main essuie ses larmes. Songe qu'à dix-neuf ans

il n'a connu des passions que les douleurs qu'elles causent et le vide qu'elles laissent; qu'anéanti par ce coup, il aurait terminé ses jours, s'il n'avait craint pour les miens. Songe, Elise, que tu lui dois ma ve....Tu lui dois plus peut-être: il m'a respectée quand je ne me respectais plus moi-même; il a su contenir ses transports, quand je ne rougissais pas d'exhaler les miens; enfin, s'il n'était pas le plus noble des hommes, ton amie serait peut-être à présent la plus vile des créatures.

LETTRE XXXIII.

Claire à Elise.

INEXPRIMABLES mouvemens du cœur humain! il est parti, Elise, et je n'ai pas versé une larme; il est parti, et il semble que ce départ m'ait donné une nouvelle vie; j'éprouve une force inconnue qui me commande une activité continuelle; je ne puis rester en place, ni garder le silence, ni dormir; le repos m'est impossible, et je sens que la gaîte même est plus près de moi que le

calme. J'ai ri, j'ai plaisanté avec mon mari, j'etais montée sur un ton extraordinaire; je ne savais pas ce que je faisais, je ne me reconnaissais plus moi-même. Si tu pouvais voir comme je suis loin d'être triste; je n'éprouve pas non plus cette satisfaction douce et paisible qui naît de l'idée d'avoir fait son devoir, mais quelque chose de désordonné et de dévorant, qui ressemblerait à la fièvre, si je n'étais d'ailleurs en parfaite santé. Croirais-tu que je n'ai aucune impatience d'avoir de ses nouvelles, et que je suis aussi indifférente sur ce qui le regarde, que sur tout le reste du monde? Je t'assure, mon Élise, que ce départ m'a fait

beaucoup de bien, et je me crois absolument guérie.....N'est-ce pas ce matin qu'il nous a quittés? Je ne sais plus comment marche le temps: il me semble que tout ce qui s'est passé dans mon ame depuis hier, n'a pu avoir lieu dans un espace aussi court..... cependant il est bien vrai, c'est ce matin que Frédéric s'est arraché d'ici; je n'ai compté que douze heures depuis son départ; pourquoi donc le son de l'airain a-t-il pris quelque chose de si lugubre? Chaque fois qu'il retentit, j'éprouve un frémissement involontaire.....Pauvre Frédéric! chaque coup t'éloigne de moi; chaque instant qui s'écoule repousse vers le passé

l'instant où je te voyais encore; le temps l'éloigne, le dévore : ce n'est plus qu'une ombre fugitive que je ne puis saisir, et ces heures de félicité que je passais près de toi, sont déjà englouties par le néant.

Accablante vérité! Les jours vont se succéder; l'ordre général ne sera pas interrompu, et pourtant tu seras loin d'ici. La lumière reparaîtra sans toi, et mes tristes yeux ouverts sur l'univers, n'y verront plus le seul être qui l'habite. Quel désert, mon Elise! Je me perds dans une immensité sans rivage; je suis accablée de l'eternité de la vie, c'est en vain que je me débats

pour échapper à moi-même, je succombe sous le poids d'une heure, et pour aiguiser mon mal, la pensée, comme un vautour déchirant, vient m'entourer de toutes celles qui me sont encore reservées.... mais pourquoi te dis-je tout cela ? Mon projet était autre : je voulais te parler de son départ, qu'est-ce donc qui m'arrête? Lorsque je veux fixer ma pensée sur ce sujet, un instinct confus le repousse ; il me semble, quand la nuit m'environne, et que le sommeil pèse sur l'univers, que peut-être ce départ aussi n'est qu'un songe ; .... mais je ne puis m'abuser plus longtemps : il est trop vrai, Frédéric est parti ; ma main glacée est restée sans

mouvement dans la sienne; mes yeux n'ont pas eu une larme à lui donner, ni ma bouche un mot à lui dire..... J'ai vu sur ces lambris son ombre paraître et s'effacer pour jamais; j'ai entendu le seuil de la porte retentir sous ses derniers pas et le bruit de la voiture qui l'emportait, se perdre peu à peu dans le vide et le néant.... Mon Elise, j'ai été obligée de suspendre ma lettre; je souffrais d'un mal singulier, c'est le seul qui me reste, j'en guérirai sans doute. J'éprouve un étouffement insupportable, les artères de mon cœur se gonflent, je n'ai plus de place pour respirer, il me faut de l'air; j'ai été dans le jardin, déja la fraîcheur com-

mençait à me soulager, lorsque j'ai vu de la lumière dans l'appartement de M. d'Albe; j'ai cru même l'apercevoir à travers ses croisées, et dans la crainte qu'il n'attribuât au départ de Frédéric la cause qui troublait mon repos, je me suis hâtée de rentrer; mais, hélas! mon Elise, je suis presque sûre, non seulement qu'il m'a vue, mais qu'il sait tout ce qui se passe dans mon cœur. J'avais espéré pourtant l'arracher au soupçon en parlant la première du départ de Frédéric, et par un effort dont son intérêt seul pouvait me rendre capable, je le fis sans trouble et sans embarras. Dès le premier mot, je crus voir un léger signe

de joie dans ses yeux ; cependant il me demanda gravement quels motifs me faisaient approuver ce projet : je lui répondis que tes affaires demandant un aide, et ce moment-ci étant un temps de vacance pour la manufacture, je pensais que c'était celui où Frédéric pouvait le plus s'absenter ; que pour moi, je souhaitais vivement qu'il allât t'aider à venir plutôt ici.—Frédéric était là quand j'avais commencé à parler, mais il n'avait pas dit un mot ; il attendait, pâle et les yeux baissés, la réponse de M. d'Albe ; celui-ci, nous regardant fixement tous deux, me répondit : Pourquoi n'irais-je pas à la place de Frédéric ? J'entends mieux

que lui le genre d'affaires de votre amie, au lieu qu'il est en état de suivre les miennes ici ; d'ailleurs il dirige les études d'Adolphe avec un zèle dont je suis très-satisfait, et j'ai été touché plus d'une fois, en le voyant auprès de cet enfant user d'une patience qui prouve toute la tendresse pour le père....

Ces mots ont atterré Frédéric ; il est affreux sans doute de recevoir un éloge de la bouche de l'ami qu'on trahit, et une estime que le cœur dément, avilit plus que l'aveu même d'avoir cessé de la mériter.—Nous avons tous gardé le silence ; mon mari attendait une ré-

ponse, ne la recevant pas, il a interrogé Frédéric.—Que décidez-vous, mon ami? a-t-il dit; est-ce à vous de rester, est-ce à moi de partir?—Frédéric s'est précipité à ses pieds, et les baignant de larmes: Je partirai, s'est-il écrié avec un accent énergique et déchirant, je partirai, mon père, et du moins une fois serai-je digne de vous?

M. d'Albe, sans avoir l'air de comprendre ces derniers mots, ni en demander l'explication, l'a relevé avec tendresse, et le pressant dans ses bras: Pars, mon fils, lui a-t-il dit; souviens-toi de ton père, sers la vertu de tout

ton courage, et ne reviens que quand le but de ton voyage sera rempli. Claire, a-t-il ajouté en se retournant vers moi, recevez ses adieux et la promesse que je fais en son nom, de ne jamais oublier la femme de son ami, la respectable mère de famille ; ce sont-là les traits qui ont dû vous graver dans son ame : l'image de votre beauté pourra s'effacer de sa mémoire, mais celle de vos vertus y vivra toujours. Mon fils, a-t-il continué, je me charge du soin de vous parler de vos amis, il me sera si doux à remplir, que je le réserve pour moi seul.... Ce mot, Elise, est une défense, je l'ai trop entendu ; mais je n'en avais pas besoin :

quand je me sépare de Frédéric, nul n'a le droit de douter de mon courage. Ah ! sans doute, cet inconcevable effort me relève de ma faiblesse, et plus le penchant était irrésistible, plus le triomphe est glorieux ! Non, non, si le cœur de Claire fut trop tendre pour être à l'abri d'un sentiment coupable, il est trop grand peut-être pour être soupçonné d'une lâcheté. Pourquoi M. d'Albe paraissait-il donc craindre de me laisser seule avec Frédéric dans ces derniers momens ? Croyait-il que je ne saurais pas accomplir le sacrifice en entier ? ne m'a-t-il pas vue regarder d'un œil sec tous les apprêts de ce départ ? ma fermeté m'a-t-elle abau-

donnée depuis? Enfin, Elise, le croiras-tu, je n'ai point senti le besoin d'être seule, et de tout le jour je n'ai pas quitté M. d'Albe; j'ai soutenu la conversation avec une aisance, une vivacité, une volubilité qui ne m'est pas ordinaire; je parlais de Frédéric comme d'un autre, je crois même que j'ai plaisanté; j'ai joué avec mes enfans, et tout cela, Elise, se faisait sans effort; il y a seulement un peu de trouble dans mes idées, et je sens qu'il m'arrive quelquefois de parler sans penser. Je crains que M. d'Albe n'ait imaginé qu'il y avait de la contrainte dans ma conduite, car il n'a cessé de me regarder avec tristesse et sollici-

tude; le soir il a passé la main sur mon front, et l'ayant trouvé brûlant: —Vous n'êtes pas bien, Claire, m'a-t-il dit, je vous crois même un peu de fièvre; allez vous reposer, mon enfant. —En effet, ai-je repris, je crois avoir besoin de sommeil.—Mais ayant fixé la glace en prononçant ces mots, j'ai vu que le brillant extraordinaire de mes yeux démentait ce que je venais de dire, et tremblant que M. d'Albe ne soupçonnât que je faisais un mensonge pour m'éloigner de lui, je me suis rassise.—Je préférerais passer la nuit ici, lui ai-je dit, je ne me sens bien qu'auprés de vous.—Claire, a-t-il repris, ce que vous dites-la est peut-être plus

vrai que vous ne le pensez vous-même; je vous connais bien, mon enfant, et je sais qu'il ne peut y avoir de paix, et par conséquent de bonheur pour vous, hors du sentier de l'innocence.

Que voulez-vous dire? me suis-je écriée.—Claire, a-t-il répondu, vous me comprenez et je vous ai devinée; qu'il vous suffise de savoir que je suis content de vous, ne me questionnez pas davantage: à présent, mon amie, retirez-vous, et calmez, s'il se peut, l'excessive agitation de vos esprits.—Alors, sans ajouter un mot ni me faire une caresse, il est sorti de la chambre; je suis restée seule: quel vide! quel si-

lence ! par-tout je voyais de lugubres fantômes ; chaque objet me paraissait une ombre, chaque son un cri de mort ; je ne pouvais ni dormir, ni penser, ni vivre ; j'ai erré dans la maison pour me sauver de moi-même ; ne pouvant y réussir, j'ai pris la plume pour t'écrire ; cette lettre du moins ira où il est, ses yeux verront ce papier que mes mains ont touché, il pensera que Claire y aura tracé son nom, ce sera un lien, c'est le dernier fil qui nous retiendra au bonheur et à la vie..... Mais hélas ! le ciel ne nous ordonne-t-il pas de les briser tous ? et cette secrète douceur que je trouve à penser qu'au milieu du néant qui nous entoure, nos ames con-

serveront une sorte de communication, n'est-elle pas le dernier nœud qui m'attache à ma faiblesse? Ah! faut-il donc que mes barbares mains les anéantissent tous! Faut-il enfin cesser de penser à lui, et vivre étrangère à tout ce qui fait vivre? O mon Elise! quand le devoir me lie sur la terre et me commande d'oublier Frédéric, que ne puis-je oublier aussi qu'on peut mourir!

LETTRE XXXIV.

Elise à M. d'Albe.

Mon amie en s'unissant à vous, m'ôta le droit de disposer d'elle; je puis vous donner des avis, mais je dois respecter vos volontés : vous m'ordonnez donc de lui taire l'état de Frédéric, j'obéirai. Cependant, mon cousin, s'il y a des inconvéniens à la vérité, il y en a plus encore à la dissimulation; l'exemple de Claire en est la preuve : il nous apprend que celui que se sert

du mal, même pour arriver au bien, en est tôt ou tard la victime. Si dès le premier instant elle vous eût fait l'aveu de l'amour de Frédéric, cet infortuné aurait pu être arraché a sa destinée ; ma vertueuse amie serait pure de toute faiblesse, et vous-même n'auriez pas été déchiré par l'angoisse d'un doute ; et pourtant où fut-il jamais des motifs plus plausibles, plus délicats, plus forts que les siens pour se taire ? Le bonheur de votre vie entière lui semblait compromis par cet aveu, quel autre intérêt au monde était capable de lui faire sacrifier la vérité ? qui saura jamais apprécier ce qu'il lui en a coûté pour vous tromper ? Ah ! pour user

de dissimulation, il lui a fallu toute l'intrépidité de la vertu.

Moi-même, lorsqu'elle me confia ses raisons, je les approuvai ; je crus qu'elle aurait le temps et la force d'éloigner Frédéric avant que vous eussiez soupçonné les feux dont il brûlait. J'espérais encore que le vœu unique et permanent de Claire, ce vœu de n'avoir été pour vous pendant sa vie qu'une source de bonheur, pouvait être rempli.... Un instant a tout détruit : ces mots échappés à mon amie dans le délire de la fièvre, éveillèrent vos soupçons, l'état de Frédéric les confirma. Vous fûtes même plus

malheureux que vous ne deviez l'être, puisque vous crûtes voir dans l'excessive douleur de Claire, la preuve de son ignominie. Ses caresses vous rassurèrent bientôt, vous connaissiez trop votre femme pour douter qu'elle n'eût repoussé les bras de son époux, si elle n'avait pas été digne de s'y jeter. J'ai approuvé la délicatesse qui vous a dicté de ne point l'aider dans le sacrifice qu'elle voulait faire, afin qu'en ayant seule le mérite, il pût la raccommoder avec elle-même. Mais je suis loin de redouter comme vous le désespoir de Claire, cet état demande des forces, et tant qu'elle en aura, elles tourneront toutes au profit de la vertu.

En lui peignant Frédéric tel qu'il est, je donnerai sans doute plus d'énergie à sa douleur ; mais dans les ames comme la sienne, il faut de grands mouvemens pour soutenir de grandes résolutions ; au lieu que si, fidèle à votre plan, je lui laisse entrevoir qu'elle a mal connu Frédéric ; que non seulement il peut l'oublier, mais qu'une autre est prête à la remplacer ; si je lui montre léger et sans foi, ce qu'elle a vu noble et grand ; enfin si j'éveille sa défiance sur un point où elle a mis tout son cœur, la vérité, l'honneur même ne seront plus pour elle qu'un problême. Si vous lui faites douter de Frédéric, craignez qu'elle ne doute

de tout, et qu'en lui persuadant que son amour ne fut qu'une erreur, elle ne se demande si la vertu aussi n'en est pas une.

Mon ami, il est des ames privilégiées qui reçurent de la nature une idée plus exquise et plus délicate du beau moral; elles n'ont besoin ni de raison ni de principes pour faire le bien, elles sont nées pour l'aimer, comme l'eau pour suivre son cours, et nulle cause ne peut arrêter leur marche, à moins qu'on ne dessèche leur source; mais si, remontant pour ainsi dire vers le point visuel de leur existence, vous parvenez, en l'effaçant entièrement, à

ébranler l'autel qu'elles se sont crée, vous les précipitez dans un vague où elles se perdent pour jamais ; car après l'appui qu'elles ont perdu, elles ne peuvent plus en trouver d'autre : elles aimeront toujours le bien, mais ne croyant plus à sa réalité, elles n'auront plus de forces pour le faire, et cependant comme cet aliment seul était digne de les nourrir, et qu'après lui l'univers ne peut rien offrir qui leur convienne, elles languissent dans un dégoût universel, jusqu'à l'instant où le créateur les réunit à leur essence.

Mon cousin, je ne risque rien à vous montrer Claire telle qu'elle est ; dans

aucun moment elle ne perdra à se laisser voir en entier, et il n'est point de faiblesse que ses angéliques vertus ne rachètent. J'oserai donc tout vous dire : le mépris qu'elle conceyra pour Frédéric pourra lui arracher la vie, mais le devoir seul peut lui ôter son amour ; fiez-vous à elle pour y travailler, personne ne le veut davantage ; si elle n'y réussit pas, nul n'aurait réussi ; et du moins si tous les moyens échouent, réservez-vous la consolation de n'en avoir employé que de dignes d'elle.

Je ne lui écris point aujourd'hui,

j'attends votre réponse pour lui parler de Frédéric.

Je le connais donc enfin cet étonnant jeune homme : jamais Claire ne me l'a peint comme il m'a paru ; c'est la tête d'Antinoüs sur le corps de l'Apollon, et le charme de sa figure n'est pas même effacé par le sombre désespoir empreint dans tous ses traits : il ne parle point, il répond à peine ; enfin jusqu'au nom de Claire, rien ne l'arrache à son morne silence ; les grandes blessures de l'ame et du corps ne saignent point au moment qu'elles sont faites, elles n'impriment pas si-tôt leurs

plus vives douleurs, et dans les violentes commotions, c'est le contre-coup qui tue.

La seule excuse de ce jeune homme, mon cousin, est dans l'excès même de sa passion : s'il n'en était pas tyrannisé au point de n'avoir pas une idée qui ne fût pour elle, si les desirs que Claire lui inspire, n'étouffaient pas jusqu'au sentiment de ce qu'il vous doit, s'il pouvait en l'aimant se ressouvenir de vous, ce ne serait plus un malheureux insensé, mais un monstre. Vous avez tort, je crois, de ne point permettre que Claire lui écrive ; dans ce moment il ne peut entendre qu'elle ; elle seule l'a

fait partir, seule elle peut pénétrer dans son ame, lui rappeler ses devoirs et le faire rougir des torts affreux dont il s'est rendu coupable. Mon ami, je ne crains point de le dire, en interceptant toute communication entre ces deux êtres, vous les isolez sur la terre; aucune voix ne pourra ni les sauver ni les guérir, car nulle autre n'arrivera jusqu'à eux. Croyez-moi, pour un sentiment comme celui-là, il faut d'autres moyens que ceux qui réussissent à tout le monde; laissez-les déifier leur amour, en le rendant la base de toutes les vertus; peu à peu la vérité saura briser l'idole et se substituer à sa place.

Frédéric est arrivé hier, j'avais du monde chez moi, je me suis esquivée pour l'aller recevoir : je voulais qu'il ne parût point, qu'il restât dans son appartement, parce que je sais que dans les passions extrêmes, l'instinct dicte des cris, des mouvemens et des gestes qui donnent un cours aux esprits, et font diversion à la douleur ; mais il s'est refusé à tous ces ménagemens. Non, m'a-t-il dit, au milieu du monde, comme ici, par-tout je suis seul ; elle n'y est plus. Il est descendu avec moi ; son regard avait quelque chose de si sinistre, que je n'ai pu m'empêcher de frémir en lui voyant manier des pistolets qu'il sortait de la

voiture; il a deviné ma pensée. Ne craignez rien, m'a-t-il dit avec un sourire affreux, je lui ai promis de n'en pas faire usage. Le reste de la soirée il a paru assez tranquille; cependant je ne le perdais pas de vue: tout à coup je me suis apperçue qu'il pâlissait, sa tête a fléchi, et en un instant il a été couvert de sang; des artères comprimées par la violence de la douleur, s'étaient brisées dans sa poitrine. J'ai fait appeler des secours, et d'après ce qu'on m'a dit, il est possible que cette crise de la nature, en l'affaiblissant beaucoup, contribue à le sauver; je réponds de lui si je peux l'amener à l'attendrissement; mais comment l'es-

pérer, si un mot de Claire ne vient lui demander des larmes? car il ne peut plus en verser que pour elle.

Mon ami, en vous ouvrant tout mon cœur sur ce sujet, je vous ai donné la plus haute preuve d'estime qu'il soit possible de recevoir : de pareilles vérités ne pouvaient être entendues que par un homme assez grand pour se mettre au-dessus de ses propres passions, afin de juger celles des autres; assez juste pour que ce qu'il y a de plus vif dans l'intérêt personnel ne dénature pas son jugement, assez bon pour que le mal dont il souffre, n'endurcisse pas son cœur contre ceux

qui le lui causent ; et il n'appartenait qu'à l'époux de Claire d'être cet homme-là.

LETTRE XXXV.

Elise à M. d'Albe.

Je gémis de votre erreur, et je m'y soumets ; puissiez-vous ne vous repentir jamais d'avoir assez peu apprécié votre femme, pour croire que ce qui pouvait être bon pour une autre pouvait lui convenir. J'ai éprouvé une répugnance extrême à déguiser la vé-

rité à mon amie, c'est la première fois que cela m'arrive ; mon cœur me dit que c'est mal, et il ne m'a jamais trompée. Croyez néanmoins que je sens toute la force de vos raisons, et que je n'ignore pas combien il est dangereux pour Claire, de lui laisser croire qu'aimer Frédéric c'est aimer la vertu. Ce coloris pernicieux dont la passion embellit le vice, est assurément le plus subtil des poisons, car il sait s'insinuer dans les ames honnêtes, mettre la sensibilité de son parti, et intéresser à tous ses egaremens. Je m'indigne comme vous du pouvoir de l'imagination, qui, à l'aide de sophismes adroits et touchans, nous fait pardonner des

choses qui feraient horreur si on les dépouillait de leur voile.

Ainsi ne croyez pas que si je voyais Claire chercher des illusions pour colorer ses torts, ma lâche complaisance autorisât son erreur ; mais l'infortunée a senti toute l'étendue de sa faute, et son cœur gémit écrasé sous ce poids. Ah ! que pouvons-nous lui dire dont elle ne soit pénétrée ? Qui peut la voir plus coupable qu'elle ne se voit elle-même ? Accablée de vos bontés et de votre indulgence, tourmentée du remords affreux d'avoir empoisonné vos jours, elle voit avec horreur ce qui se passe dans son ame, et tremble

que vous n'y pénétriez ; et ne croyez pas que cet effroi soit causé par la crainte de votre indignation ; non, elle ne redoute que votre douleur. Si elle ne pensait qu'à elle, elle parlerait ; il lui serait doux d'être punie comme elle croit le mériter, et les reproches d'un époux outragé, l'aviliraient moins à son gré, qu'une indulgence dont elle ne se sent pas digne ; mais elle croit ne pouvoir effacer sa faiblesse qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice, qu'en portant seule tout le poids des maux qu'elle vous a faits.

Sa dernière lettre me dit qu'elle commence à soupçonner fortement

que vous êtes instruit de tout ce qui se passe dans son cœur ; mais elle ne rompra le silence que quand elle en sera sûre. Croyez-moi, allez au-devant de sa confiance ; relevez son courage abattu ; joignez à la délicatesse qui vous a fait attendre pour le départ de Frédéric qu'elle l'eût décidé elle-même, la générosité qui ne craint point de le montrer aussi intéressant qu'il l'est ; qu'elle vous voie enfin si grand, si magnanime, que ce soit sur vous qu'elle soit forcée d'attacher les yeux pour revenir à la vertu.

Enfin, si les conseils de mon ardente

amitié peuvent ébranler votre résolution, le seul artifice que vous vous permettrez avec Claire, sera de lui dire que je vous avais suggéré l'idée de la tromper; mais que l'opinion que vous avez d'elle vous a fait rejeter tout moyen petit et bas, que vous la jugez digne de tout entendre, comme vous l'êtes de tout savoir. En l'élevant ainsi, vous la forcez à ne pas déchoir sans se dégrader; en lui confiant toutes vos pensées, vous lui faites sentir qu'elle vous doit toutes les siennes; et pour vous les communiquer sans rougir, elle parviendra à les épurer. O mon cousin! quand nos intérêts sont

semblables, pourquoi nos opinions le sont-elles si peu, et comment ne marche-t-on pas ensemble quand on tend au même but ?

Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris à Claire, et où je lui parle de Frédéric sous des couleurs si étrangères à la vérité. Depuis son accident il n'a pas quitté le lit ; au moindre mouvement le vaisseau se rouvre : une simple sensation produit cet effet. Hier j'étais près de son lit, on m'apporte mes lettres, il distingue l'écriture de Claire. A cette vue il jette un cri perçant, s'élance et saisit le pa-

pier ; il le porte sur son cœur, en un instant il est couvert de sang et de larmes.

Une faiblesse longue et effrayante succède à cette violente agitation. Je veux profiter de cet instant pour lui ôter le fatal papier ; mais par une sorte de convulsion nerveuse, il le tient fortement collé sur son sein ; alors j'ai vu qu'il fallait attendre pour le ravoir que la connaissance lui fût revenue. En effet, en reprenant ses sens, sa première pensée a été de me le rendre en silence sans rien demander, mais en retenant ma main comme ne pouvant s'en détacher, et avec un regard !... Mon

cousin, qui n'a pas vu Frédéric ne peut avoir l'idée de ce qu'est l'expression; tous ses traits parlent, ses yeux sont vivans d'éloquence, et si la vertu elle-même descendait du ciel, elle ne le verrait point sans émotion; et c'est auprès d'une femme belle et sensible que vous l'avez placé, au milieu d'une nature dont l'attrait parle au cœur, à l'imagination et aux sens. C'est là que vous les laissiez tête-à-tête, sans moyen d'échapper à eux-mêmes. Quand tout tendait à les rapprocher, pouvaient-ils y rester impunément? Il eût été beau de le pouvoir, il était insensé de le risquer, et vous deviez songer que toute force employée à

combattre la nature, succombe tôt ou tard. Dans une pareille situation, il n'y avait qu'une femme supérieure à tout son sexe, qu'une Claire, enfin, qui pût rester honnête; mais pour n'être pas sensible, ô mon imprudent ami! il fallait être un ange.

En vous engageant à n'user d'aucune réserve avec Claire, je ne vous peins que les avantages qui doivent résulter de la franchise: mais qui peut nombrer les terribles inconvéniens de la dissimulation, s'ils viennent à la découvrir? et c'est ce qui arrivera infailliblement, quels que soient les moyens que nous emploierons pour les

tromper; deux cœurs animés d'une semblable passion, ont un instinct plus sûr que notre adresse; ils sont dans un autre univers; ils parlent un autre langage; sans se voir ils s'entendent, sans se communiquer ils se comprennent; ils se devineront et ne nous croiront pas. Prenez garde de mettre la vérité de leur parti, et de les approcher en leur faisant sentir que hors eux, tout les trompe autour d'eux; prenez garde enfin d'avoir un tort avec Claire, ce n'est pas qu'elle s'en prévalût, elle n'en a pas le droit, et ne peut en avoir la volonté; mais ce n'est qu'en excitant dans son ame tout ce que la reconnaissance a de plus vif,

et l'admiration de plus grand, que vous pouvez la ramener à vous, et l'arracher à l'ascendant qui l'entraîne.

LETTRE XXXVI.

Claire à Elise.

L'UNIVERS entier me l'eût dit, j'aurais démenti l'univers ! Mais toi, Elise, tu ne me tromperais pas, et quelque changée que je sois, je n'ai pas appris encore à douter de mon amie.....Frédéric n'est point ce qu'il me paraissait être. Ardent et impétueux dans ses sensations, il est léger et changeant

dans ses sentimens ! On peut captiver son imagination, émouvoir ses sens, et non pénétrer son cœur. C'est ainsi que tu l'as jugé, c'est ainsi que tu l'as vu ; c'est Elise qui le dit, et c'est de Frédéric qu'elle parle ? O mortelle angoisse ! si ce sentiment profond, indestructible, qui me crie qu'il est toujours vertueux et fidèle, qu'on me trompe et qu'on le calomnie ; si ce sentiment qui est devenu l'unique substance de mon ame est réel, c'est donc toi qui me trahis ? Toi, Elise ! quel horrible blasphême ! toi, ma sœur, ma compagne, mon amie, tu aurais cessé d'être vraie avec moi ? Non, non ; en vain je m'efforce à le

penser, en vain je voudrais justifier Frédéric aux dépens de l'amitié même. La vertu outragée étouffe la voix de mon cœur, et m'empêche de douter d'Elise. Ce mot terrible que tu as dit a retenti dans tout mon être; chaque partie de moi-même est en proie à la douleur, et semble se multiplier pour souffrir. Je ne sais ou porter mes pas, ni où reposer ma tête; ce mot terrible me poursuit, il est par-tout; il a séché mon ame et renversé toutes mes espérances. Hélas! depuis quelques jours ma passion ne m'effrayait plus; pour sauver Frédéric, je me sentais le courage d'en guérir. Déja, dans un lointain avenir j'en-

trevoyais le calme succéder à l'orage; déja je formais des plans secrets pour une union qui, en le rendant heureux, lui aurait permis de se réunir à nous; notre pure amitié embellissait la vie de mon époux, et nos tendres soins effaçaient la peine passagère que nous lui avions causée. Combien j'avais de courage pour un pareil but! nul effort ne m'eût coûté pour l'atteindre, chacun devait me rapprocher de Frédéric! Mais quand il a cessé d'aimer, quand Frédéric est faux et frivole, qu'ai-je besoin de me surmonter? ma tendresse n'est-elle pas évanouie avec l'erreur qui l'avait fait naître? et que doit-il me rester d'elle, qu'un pro-

fond et douloureux repentir de l'avoir éprouvée? O mon Elise! tu ne peux savoir combien il est affreux d'être un objet de mépris pour soi-même! Quand je voyais dans Frédéric la plus parfaite des créatures, je pouvais estimer encore une ame qui n'avait failli que pour lui; mais quand je considère pour qui je fus coupable, pour qui j'offensai mon époux, je me sens à un tel degré de bassesse, que j'ai cessé d'espérer de pouvoir remonter à la vertu.

Elise, je renonce à Frédéric, à toi, au monde entier; ne m'écris plus, je ne me sens plus digne de commu-

niquer avec toi ; je ne veux plus faire rougir ton front de ce nom d'amie que je te donne ici pour la dernière fois ; laisse-moi seule, l'univers et tout ce qui l'habite n'est plus rien pour moi : pleure ta Claire, elle a cessé d'exister.

LETTRE XXXVII.

Claire à Elise.

Helas, mon Elise ! tu as été bien prompte à m'obéir, et il t'en a peu coûté de renoncer à ton amie ! ton

silence ne me dit que trop combien ce nom n'est plus fait pour moi, et cependant, tout en étant indigne de le porter, mon ame, déchirée, le chérit encore, et ne peut se résoudre à y renoncer. Il est donc vrai, Elise, toi aussi tu as cessé de m'aimer? La misérable Claire se verra donc mourir dans le cœur de tout ce qui lui fut cher, et exhalera sa vie sans obtenir un regret ni une larme! Elle qui se voyait naguère heureuse mère, sage épouse, aimée, honorée de tout ce qui l'entourait; n'ayant point une pensée dont elle pût rougir, satisfaite du passé, tranquille sur l'avenir, la voilà maintenant méprisée par son

100731

amie, baissant un front humilié devant son époux, n'osant soutenir les regards de personne : la honte la suit, l'environne ; il semble que, comme un cercle redoutable, elle la sépare du reste du monde, et se place entre tous les êtres et elle. O tourmens que je ne puis dépeindre ! quand je veux fuir, quand je veux détourner mes regards de moi-même, le remords, comme la griffe du tigre, s'enfonce dans mon cœur et déchire ses blessures ; oui, il faut succomber sous de si amères douleurs, celui qui aurait la force de les soutenir ne les sentirait pas ; mon sang se glace, mes yeux se ferment, et dans l'accable-

ment où je suis, j'ignore ce qui me reste à faire pour mourir.... Mais, Elise, si mon trépas expie ma faute, et que ta sagesse daigne s'attendrir sur ma mémoire, souviens-toi de ma fille, c'est pour elle que je t'implore; que l'image de celle qui lui donna la vie, ne la prive pas de ton affection; recueille-la dans ton sein, et ne lui parle de sa mère que pour lui dire que mon dernier soupir fut un regret de n'avoir pu vivre pour elle.

LETTER XXXVIII.

Claire à Elise.

PARDONNE, ô mon unique consolation! mon amie, mon refuge, pardonne si j'ai pu douter de ta tendresse! Je t'ai jugée non sur ce que tu es, mais sur ce que je méritais; je te trouvais juste dans ta sévérité, comme tu me parais à présent aveugle dans ton indulgence. Non, mon amie, non, celle qui a porté le trouble dans sa maison et la défiance dans l'ame de son époux, ne mérite plus le nom de vertueuse,

et tu ne me nommes ainsi que parce que tu me vois dans ton cœur.

Malgré tes conseils, je n'ai point parlé avec confiance à mon mari; je l'aurais desiré, et plus d'une fois je lui ai donné occasion d'entamer ce sujet, mais il a toujours paru l'éloigner; sans doute il rougirait de m'entendre; je dois lui épargner la honte d'un pareil aveu, et je sens que son silence me prescrit de guérir sans me plaindre. Elise, tu peux me croire, le règne de l'amour est passé; mais le coup qu'il m'a porté a frappé trop violemment sur mon cœur, je n'en guérirai pas; il est des douleurs que le temps peut

user ; on se résigne à celles émanées du ciel ; on courbe sa tête sous les décrets éternels, et le reproche s'éteint quand il faut l'adresser à Dieu. Mais ici tout conspire à rendre ma peine plus cuisante, je ne peux en accuser personne, tous les maux qu'elle cause refoulent vers mon cœur, car c'est là qu'en est la source... Cependant je suis calme, car il n'y a plus d'agitation pour celui qui a tout perdu. Néanmoins je vois avec plaisir que M. d'Albe est content de l'espèce de tranquillité dont il me voit jouir. Il a saisi cet instant pour me parler de la lettre où tu lui apprends la réunion imprévue d'Adèle et de Frédéric ; pourquoi

donc m'en faire un mystère, Elise ? Si cette charmante personne parvient à le fixer, crains tu que je m'en afflige, crois-tu que je le blâme ? Non, mon amie, je pense au contraire que Frédéric a senti que quand l'attachement était un crime, l'inconstance devenait une vertu, et il remplit, en m'oubliant, un devoir que l'honneur et la reconnaissance lui imposaient également ; c'est ce que j'ai fait entendre à M. d'Albe, lorsqu'il est entré dans les détails de ce que tu lui écrivais : j'ai vu qu'il était étonné et ravi de ma réponse ; son approbation m'a ranimée, et l'image de son bonheur m'est si douce, que j'en remplirais encore tout

mon avenir, si je ne sentais pas mes forces s'épuiser, et la coupe de la vie se retirer de moi.

LETTRE XXXIX.

Claire à Elise.

Non, mon amie, je ne suis pas malade, je ne suis pas triste non plus; mes journées se déroulent et se remplissent comme autrefois: à l'extérieur je suis presque la même, mais l'extrême faiblesse de mon corps et de mes esprits, le profond dégoût qui

flétrit mon ame, m'apprennent qu'il est des chagrins auxquels on ne résiste pas. La vertu fut ma première idole, l'amour la détruisit, il s'est détruit à son tour, et me laisse seule au monde : il faut mourir avec lui. Ah, mon Elise ! je souffre bien moins du changement de Frédéric, que de l'avoir si mal jugé : tu ne peux comprendre jusqu'où allait ma confiance en lui : enfin te le dirai-je ? il a été un moment où j'ai pensé que tu étais d'accord avec mon époux pour me tromper, et vous vous réunissiez pour me peindre sous des couleurs infidelles et odieuses, l'infortuné qui expirait de mon absence ; il me semblait voir ce

malheureux que j'avais envoyé vers toi pour reposer sa douleur sur ton sein, abusé par tes fausses larmes, confiant entre tes bras, tandis que tu le trahissais auprès de ton amie; enfin mon criminel amour répandant son venin sur tes lettres et sur les discours de mon époux, m'y faisait trouver des signes nombreux de fausseté. Elise, conçois-tu ce qu'est une passion qui a pu me faire douter de toi? Ah! sans doute, c'est là son plus grand forfait!

Mon amie, le coup qui me tue est d'avoir été trompée sur Frédéric; je croyais si bien le connaître! il me semblait que mon existence eût com-

mencé avec la sienne, et que nos deux ames, confondues ensemble, s'étaient identifiées par tous les points. On se console d'une erreur de l'esprit, et non d'un égarement du cœur : le mien m'a trop mal guidé pour que j'ose y compter encore, et je dois voir avec inquiétude jusqu'aux mouvemens qui le portent vers toi. O Frédéric ! mon estime pour toi fut de l'idolâtrie ; en me forçant à y renoncer, tu ébranles mon opinion sur la vertu même ; le monde ne me paraît plus qu'une vaste solitude, et les appuis que j'y trouvais, que des ombres vaines qui échappent sous ma main. Elise, tu peux me parler de Frédéric, Frédéric n'est

point celui que j'aimais : semblable au païen qui rend un culte à l'idole qu'il a créée, j'adorais en Frédéric l'ouvrage de mon imagination ; la vérité ou Elise ont déchiré le voile, Frédéric n'est plus rien pour moi ; mais comme je peux tout entendre avec indifférence, de même je peux tout ignorer sans peine, et peut-être devrais-je vouloir que tu continues à garder le silence, afin de pouvoir consacrer entièrement mes dernières pensées à mon époux et à mes enfans.

LETTRE XL.

Claire à Elise.

Je n'en puis plus, la langueur m'accable, l'ennui me dévore, le dégoût m'empoisonne ; je souffre sans pouvoir dire le remède ; le passé et l'avenir, la vérité et les chimères ne me présentent plus rien d'agréable ; je suis importune à moi-même, je voudrais me fuir et je ne puis me quitter ; rien ne me distrait, les plaisirs ont perdu leur piquant, et les devoirs leur importance. Je suis mal par-tout : si je marche, la fatigue me force à m'asseoir ; quand je me re-

pose, l'agitation m'oblige à marcher. Mon cœur n'a pas assez de place, il étouffe, il palpite violemment ; je veux respirer, et de longs et profonds soupirs s'échappent de ma poitrine. Où est donc la verdure des arbres ? Les oiseaux ne chantent plus. L'eau murmure-t-elle encore ? Où est la fraîcheur ? où est l'air ? Un feu brûlant court dans mes veines et me consume ; des larmes rares et amères mouillent mes yeux et ne me soulagent pas. Que faire ? où porter mes pas ? pourquoi rester ici ? pourquoi aller ailleurs ? J'irai lentement errer dans la campagne ; là, choisissant des lieux écartés, j'y cueillerai quelques fleurs sauvages

et desséchées comme moi, quelques soucis, emblêmes de ma tristesse: je n'y mêlerai aucun feuillage, la verdure est morte dans la nature, comme l'espérance dans mon cœur. Dieu! que l'existence me pèse! l'amitié l'embellissait jadis, tous mes jours étaient sereins; une voluptueuse mélancolie m'attirait sous l'ombre des bois, j'y jouissais du repos et du charme de la nature; mes enfans! je pensais à vous alors, je n'y pense plus maintenant que pour être importunée de vos jeux, et tyrannisée par l'obligation de vous rendre des soins. Je voudrais vous ôter d'auprès de moi, je voudrais en ôter tout le monde, je voudrais m'en

ôter moi-même.....Lorsque le jour paraît, je sens mon mal redoubler. Que d'instans comptés par la douleur ! Le soleil se lève, brille sur toute la nature et la ranime de ses feux ; moi seule, importunée de son éclat, il m'est odieux et me flétrit ; semblable au fruit qu'un insecte dévore au cœur, je porte un mal invisible.....et pourtant de vives et rapides émotions viennent souvent frapper mes sens ; je me sens frissonner dans tout mon corps : mes yeux se portent du même côté, s'attachent sur le même objet ; ce n'est qu'avec effort que je les en détourne. Mon ame étonnée, cherche et ne trouve point ce qu'elle attend ; alors plus agi-

tée, mais affaiblie par les impressions que j'ai reçues, je succombe tout-à-fait, ma tête penche, je fléchis, et dans mon morne abattement, je ne me débats plus contre le mal qui me tue.

LETTRE XLI.

Elise à M. d'Albe.

VOTRE lettre m'a rassurée, mon cousin, j'en avais besoin, et je me féliciterais bien plus des changemens que vous avez observés chez Claire, si je ne craignais qu'abusé par votre tendresse, vous ne prissiez l'affaissement total des

organes pour la tranquillité, et la mort de l'ame pour la resignation.

Je ne m'étonne point de ce que vous inspire la conduite de Claire; je reconnais là cette femme dont chaque pensée était une vertu, et chaque mouvement un exemple. Son cœur a besoin de vous dédommager de ce qu'il a donné involontairement à un autre, et elle ne peut être en paix avec elle-même qu'en vous consacrant tout ce qui lui reste de force et de vie; vous êtes touché de sa constante attention envers vous, de l'expression tendre dont elle l'anime; vous êtes surpris des soins continuels de son active bien-

faisance envers tout ce qui l'entoure. Eh, mon cousin ! ignorez-vous que le cœur de Claire fut créé dans un jour de fête, qu'il s'échappa parfait des mains de la nature, et que son essence étant la bonté, elle ne peut cesser de faire le bien qu'en cessant de vivre ?

Je ne vous peindrai point le mal que m'ont fait ses lettres ; je rejette avec effroi cette confiance sans bornes qui lui faisant étouffer jusqu'à l'instinct de son cœur, me rend responsable de sa vie ; elle se reproche comme un forfait d'avoir pu douter de son époux et de son amie, et ce forfait, il faut le

dire; c'est nous qui l'avons commis car c'en est un tromper une femme comme elle; ses torts furent involontaires, les nôtres sont calculés; elle repousse les siens avec horreur, nous persistons dans les nôtres de sang-froid. Animée par un motif sublime, elle put se résoudre à taire la vérité. Nous! nous l'avons souillée par de méprisables détours, sans avoir même la certitude de réussir; cependant je ne me reproche rien, et la vie de Claire dût-elle être le prix de l'exécution de vos volontés, en m'y soumettant, en la sacrifiant elle-même au moindre de vos desirs, je remplis son vœu, je ne fais que ce qu'elle m'eût prescrit,

que ce qu'elle ferait elle-même avec transport.

Ne pensez pas pourtant que je fusse d'avis de changer de plan ; non, à présent il faut le suivre jusqu'au bout, et il n'est plus temps de reculer, une nouvelle secousse l'épuiserait ; mais n'attendez pas que je persiste à lui donner des détails imaginaires sur l'état de Frédéric, non, elle-même ayant senti que la raison nous engageait à n'en parler jamais, je me bornerai à garder un silence absolu sur ce sujet.

Depuis que Frédéric commence à se lever, il m'a conjurée de lui donner

le détail de mes affaires; je l'ai fait avec empressement, dans l'espérance de le distraire; il les a saisies avec intelligence, il les suit avec opiniâtreté; comment s'en étonner? Claire lui ordonna ce travail.

Il a reçu hier votre lettre, celle où, sans lui parler directement de votre femme, vous la lui peignez à chaque page, gaie et tranquille. J'ignore l'effet que ces nouvelles ont produit sur lui, il ne m'en a rien dit; j'observe seulement que son regard est plus sombre, et son silence plus absolu: il concentre toutes ses sensations en lui-même, rien ne perce, rien ne

l'atteint, rien ne le touche. Ce matin, tandis qu'il travaillait auprès de moi, pour le tirer de sa morne stupeur, j'ai sorti le portrait de Claire de mon sein et l'ai posé auprès de lui ; son premier mouvement a été de me regarder avec surprise, comme pour me demander ce que cela signifiait, et puis, reportant ses yeux sur l'objet qui lui était offert, il l'a contemplé long-temps ; enfin, me le rendant avec froideur : Ce n'est pas elle, m'a-t-il dit ; puis il s'est tu, et s'est remis à l'ouvrage. Quelques heures se sont passées dans un mutuel silence ; il ne me questionne que sur mes affaires ; si je l'interroge sur tout autre sujet que Claire, il n'a pas l'air

de m'entendre, ou bien il me répond par un signe ou un monosyllabe : j'écarte avec grand soin toute conversation tendante à une entière confiance, car je ne me sentirais pas la force de continuer à le tromper. A chaque instant la pitié m'entraîne à lui ouvrir mon cœur ; c'est un besoin qui s'accroît de jour en jour, et mon courage n'est pas à l'épreuve de sa douleur : je n'ai pourtant rien dit encore ; mais il ne faut peut-être qu'un mot de sa part, qu'un instant d'épanchement pour m'arracher votre secret. Ah ! mon cousin ! pardonnez mon incertitude ; mais voir souffrir un malheureux, pouvoir le soulager d'un mot et se taire,

c'est un effort auquel je ne peux pas espérer d'atteindre. Puis-je même le desirer ; voudrais-je étouffer dans mon ame cet ascendant qui nous pousse à adoucir les maux d'autrui ? Ah ! si c'est-là une faiblesse, je ne sais quel courage la vaudrait ! Il y a une heure que j'étais avec Frédéric ; les cris de ma fille m'ayant forcée à sortir avec précipitation, j'ai oublié sur ma cheminée une lettre de Claire que je venais de recevoir. L'idée que Frédéric pouvait la lire m'a fait frémir, je suis remontée comme un éclair, il la tenait dans sa main. — Frédéric, qu'avez-vous fait ! me suis-je écriée. — Rien qu'elle ne m'eût permis ! m'a-

t-il répondu.—Vous n'avez donc pas lu cette lettre ? ai-je repris.—Non, elle m'aurait méprisé, m'a-t-il dit, en me la remettant.—J'ai voulu louer sa discrétion, sa délicatesse ; il m'a interrompue. — Non, Elise, vous vous méprenez ; je n'ai plus ni délicatesse, ni vertu ; je n'agis, ne sens et n'existe plus que par elle, et peut-être eussé-je lu ce papier, si la crainte de lui déplaire ne m'eût arrêté. — En finissant cette phrase, il est retombé dans son immobilité accoutumée. Que ne donnerais-je pas pour qu'il exhalât ses transports, pour l'entendre pousser des cris aigus, pour le voir se livrer à un désespoir forcené ! combien cet état serait moins effrayant

que celui où il est ! Concentrant dans son sein toutes les furies de l'enfer, elles le déchirent par cent forces diverses, et ces blessures qu'il renferme, s'aigrissent, s'enveniment sur son cœur, et portent dans tout son être des germes de destruction. L'infortuné mérite votre pitié, et quelle que fût son ingratitude envers vous, son supplice l'expie et l'emporte sur elle.

LETTRE XLII.

Claire à Elise.

ELISE, je crois que le ciel a béni mes efforts, et qu'il n'a pas voulu me retirer

du monde avant de m'avoir rendue a moi-même: depuis quelques jours un calme salutaire s'insinue dans mes veines, je souris avec satisfaction à mes devoirs; la vue de mon mari ne me trouble plus, et je partage le contentement qu'il éprouve à se trouver près de moi; je vois qu'il me sait gré de toute la tendresse que je lui montre, et qu'il en distingue bien toute la sincérité. Son indulgence m'encourage, ses éloges me relèvent, et je me crois plus méprisable quand je vois qu'il m'estime encore; mais à mesure que mon ame se fortifie, mon corps s'affaiblit. Je voudrais vivre pour mon digne époux, c'est-là le vœu que j'adresse au ciel

tous les jours, c'est-là le seul prix dont je pourrais racheter ma faute: mais il faut renoncer à cet espoir. La mort est dans mon sein, Elise, je la sens qui me mine, et ses progrès lents et continus m'approchent insensiblement de ma tombe. O mon excellente amie! ne pleure pas sur mon trépas, mais sur la cause qui me le donne; s'il m'eût été permis de sacrifier ma vie pour toi, mes enfans ou mon époux, ma mort aurait fait mon bonheur et ma gloire; mais périr victime de la perfidie d'un homme, mais mourir de la main de Frédéric!... O Frédéric! ô souvenir mille fois trop cher! Hélas! ce nom fut jadis pour moi l'image de la plus noble candeur;

à ce nom se rattachaient toutes les idées du beau et du grand; lui seul me paraissait exempt de cette contagion funeste que la fausseté a soufflée sur l'univers; lui seul me présentait ce modèle de perfection dont j'avais souvent nourri mes rêveries, et c'est de cette hauteur où l'amour l'avait élevé qu'il tombe.... Frédéric, il est impossible d'oublier si vîte l'amour dont tu prétendais être atteint, tu as donc feint de le sentir? L'artifice d'un homme ordinaire ne paraît qu'une faute commune, mais Frédéric artificieux est un monstre: la distance de ce que tu es, à ce que tu feignais d'être, est immense, et il n'y a point de crime pareil au tien.

Mon plus grand tourment est bien moins de renoncer à toi que d'être forcée de te mépriser, et ta bassesse était le seul coup que je ne pouvais supporter.

Mon amie, cette lettre-ci est la dernière où je te parlerai de lui ; désormais mes pensées, vont se porter sur de plus dignes objets ; le seul moyen d'obtenir la miséricorde céleste, est sans doute d'employer le reste de ma vie au bonheur de ce qui m'entoure ; je visite mon hospice tous les jours ; je vois avec plaisir que ma longue absence n'a point interrompu l'ordre que j'y avais établi. Je léguerai à mon Elise le soin de

l'entretenir; c'est d'elle que ma Laure apprendra à y veiller à son tour : puisse cette fille chérie se former auprès de toi à toutes les vertus qui manquèrent à sa mère! parle-lui de mes torts, surtout de mon repentir; dis-lui que si je t'avais écoutée, j'aurais vécu paisible et honorée, et que je t'aurais valu peut-être. Que ses tendres soins dédommagent son vieux père de toute le mal que je lui causai; et pour payer tout ce qu'elle tiendra de toi, puisse-t-elle t'aimer comme Claire !.... Adieu, mon cœur se déchire à l'aspect de tout ce que j'aime; c'est au moment de quitter des objets si chers, que je sens combien ils m'attachent à la vie. Elise, tu

consoleras mon digne époux, tu ne le laisseras pas isolé sur la terre, tu deviendras son amie, de même que la mère de mes enfans; ils n'auront pas perdu au change.

LETTRE XLIII.

Claire à Elise.

Ne t'afflige point, mon amie, la douce paix que Dieu répand sur mes derniers jours m'est un garant de sa clémence; quelques instans encore, et mon ame s'envolera vers l'éternité. Dans ce sanctuaire immortel, si j'ai à rougir

d'un sentiment qui fut involontaire, peut-être l'aurai je trop expié sur la terre pour en être punie dans le ciel. Chaque jour, prosternée devant la majesté suprême, j'admire sa puissance et j'implore sa bonté; elle enveloppe de sa bienfaisance tout ce qui respire, tout ce qui sent, tout ce qui souffre; c'est-là le manteau dont les malheureux doivent réchauffer leurs cœurs.... Mais, quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Eternel étendu vers moi; dans ces instans d'un calme parfait, l'ame s'élance vers le ciel et correspond avec Dieu, et la conscience, reprenant ses droits, pèse le passé et pressent

l'avenir. C'est alors, que jetant un coup-d'œil sur ces jours engloutis par le temps, on se demande, non sans effroi, comment ils ont été employés, et en faisant la revue de sa vie, on compte par ses actions les témoins qui déposeront bientôt pour ou contre soi Quel calcul ! qui osera le faire sans une profonde humilité, sans un repentir poignant de toutes les fautes auxquelles on fut entraîné ! O Frédéric ! comment supporteras-tu ces redoutables momens ? Quand il se pourrait, qu'innocent d'artifice, tu aies cru sentir tout ce que tu m'exprimais, songe, malheureux, que pour t'absoudre de ton ingratitude envers ton père, il

aurait fallu que le ciel lui-même eût allumé les feux dont tu prétendais brûler, et ceux-là ne s'éteignent point. Et toi, mon Elise, pardonne, si le souvenir de Frédéric vient encore se mêler à mes dernières pensées; le silence absolu que tu gardes à ce sujet, me dit assez que je devrais t'imiter; mais avant de quitter cette terre, que Frédéric habite encore, permets-moi du moins de lui adresser un dernier adieu, et de lui dire que je lui pardonne; s'il reste à cet infortuné quelques traits de ressemblance avec celui que j'aimai, l'idée d'avoir causé ma mort accélérera la sienne, et peut-être n'est-il pas éloigné l'instant qui doit nous réunir.

sous la voûte céleste. Ah! quand c'est là seulement que je dois le revoir! serai-je donc coupable de souhaiter cet instant!

LETTRE XLIV.

Elise à M. d'Albe.

Il est donc vrai, mon amie s'affaiblit et chancelle, et vous êtes inquiet sur son état! Ces évanouissemens longs et fréquens, sont un symptôme effrayant, et un obstacle au desir que vous auriez de lui faire changer d'air? Ah! sans doute, je volerai auprès d'elle, je con-

fierai mes deux fils à Frédéric, c'est une chaîne dont je l'attacherai ici ; je dissimule ma douleur devant lui, car s'il pouvait soupçonner le motif de mon voyage, s'il se doutait que tout ce que vous lui dites de Claire n'est qu'une erreur; s'il voyait ces terribles paroles que vous n'avez point tracées sans frémir, et que je n'ai pu lire sans désespoir, *déjà les ombres de la mort couvrent son visage ;* aucune force humaine ne le retiendrait ici.

Non, mon ami, non je ne vous fais pas de reproches, je n'en fais pas même à l'auteur de tous nos désastres. Dès qu'un être est atteint par le malheur,

il devient sacré pour moi, et Frédéric est dans un état trop affreux pour que l'amertume de ma douleur tourne contre lui; mais mon âme est brisée de tristesse, et je n'ai point d'expressions pour ce que j'éprouve. Claire était le flambeau, la gloire, le délice de ma vie; si je la perds, tous les liens qui me restent me deviendront odieux; mes enfans oui, mes enfans eux-mêmes ne seront plus pour moi qu'une charge pesante: chaque jour en les embrassant, je penserai que c'est eux qui m'empêchent de la rejoindre; dans ma profonde douleur, je rejette et leurs caresses, et les jouissances qu'ils me promettaient, et tous les nœuds qui

m'attachent au monde ; et mon ame désespérée déteste les plaisirs que Claire ne peut plus partager.

Ah ! croyez-moi, laissez lui remplir tous ses exercices de piété, ce n'est point eux qui l'affaiblissent, au contraire, les ames passionnées comme la sienne ont besoin d'aliment et cherchent toujours leurs ressources ou très-loin ou très-près d'elles, dans les idées religieuses ou dans les idées sensibles, et le vide terrible que l'amour y laisse, ne peut être rempli que par Dieu même.

Annoncez-moi à Claire, je compte partir dans deux ou trois jours. Fiez-

vous à ma foi, je saurai respecter votre volonté, ma parole et l'état de mon amie, et elle ignorera toujours que son époux cessant un moment de l'apprécier, la traita comme une femme ordinaire.

LETTRE XLV.

Elise à M. d'Albe.

O MON cousin! Frédéric est parti, et je suis sûre qu'il est allé chez vous, et je tremble que cette lettre que je vous envoie par un exprès n'arrive trop tard; et ne puisse empêcher les maux terribles qu'une explication entraînerait après elle.... Comment vous peindre la

scène qui vient de se passer ? Aujourd'hui pour la première fois, Frédéric m'a accompagnée dans une maison étrangère; muet, taciturne, son regard ne fixait aucun objet, il semblait ne prendre part à rien de ce qui se faisait autour de lui, et répondait à peine quelques mots au hasard aux différentes questions qu'on lui adressait. Tout-à-coup un homme inconnu prononce le nom de madame d'Albe, il dit qu'il vient de chez elle, qu'elle est mal, mais très-mal..... Frédéric jette sur moi un œil hagard et interrogatif, et voyant des larmes dans mes yeux, il ne doute plus de son malheur. Alors il s'approche de cet homme et le questionne. En

vain je l'appelle, en vain je lui promets de lui tout dire, il me repousse avec violence en s'écriant : Non, vous m'avez trompé, je ne vous crois plus. — L'homme qui venait de parler, et qui n'avait été chez vous que pour des affaires relatives à votre commerce, étourdi de l'effet inattendu de ce qu'il a dit, hésite à répondre aux questions pressantes de Frédéric. Cependant, effrayé de l'accent terrible de ce jeune homme, il n'ose résister ni à son ton ni à son air. — Ma foi, dit-il, madame d'Albe se meurt, et on assure que c'est à cause de l'infidélité d'un jeune homme qu'elle a aimé, et que son mari a chassé de chez elle. — A ces mots,

Frédéric jette un cri perçant, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et s'élance hors de la chambre; je me précipite après lui, je l'appelle, c'est au nom de Claire que je le supplie de m'entendre, il n'écoute rien: nulle force ne peut le retenir, il écrase tout ce qui s'oppose à sa fuite, je le perds de vue, je ne l'ai plus revu, et j'ignore ce qu'il est devenu; mais je ne doute point qu'il n'ait porté ses pas vers l'asyle de Claire; je tremble qu'elle ne le voie; la surprise, l'émotion épuiseraient ses forces. O mon amie! puisse ma lettre arriver à temps pour prévenir un pareil malheur! L'insensé! dans son féroce délire, il ne songe pas que

son apparition subite peut tuer celle qu'il aime. Ah! s'il se peut, empêchez-les de se voir, repoussez-le de votre maison, qu'il ne retrouve plus en vous ce père indulgent qui justifiait tous ses torts, faites tonner l'honneur outragé, accablez-le de votre indignation; que vous fait sa fureur, ses imprécations, sa douleur même? Songez que c'est lui qui est le meurtrier de Claire, que c'est lui qui a porté le trouble dans cette ame céleste, et qui a terni une réputation sans tache, car enfin les discours de cet homme inconnu, ne sont-ils pas l'écho fidèle de l'opinion publique? Ce monde barbare, odieux et injuste a déshonoré mon amie: sans égard pour ce qu'elle fut,

il la juge à la rigueur sur de trompeuses apparences, mais ne distingue pas la femme tendre et irréprochable, de la femme adultère. Eh! quand ma Claire retrouverait toutes ses forces contre l'amour, en aurait-elle contre la perte de l'estime publique? Celle qui la respecta toujours, qui la regardait comme le plus bel ornement de son sexe, pourrait-elle vivre après l'avoir perdue? Non, Claire, meurs, quitte une terre qui ne sut pas te connaître, et qui n'était pas digne de te porter; abreuvée de larmes et d'outrages, va demander au ciel le prix de tes douleurs, et que les anges empressés auprés de toi, ouvrent leurs bras pour recevoir leur semblable.

Ici finissent les lettres de Claire, le reste est un recit ecrit de la main d'Elise; sans doute elle en aura recueilli les principaux traits de la bouche de son amie, et elle les aura confies au papier pour que la jeune Laure, en les lisant un jour, put se preserver des passions, dont sa deplorable mere avait été la victime.

Il était tard, la nuit commençait à s'étendre sur l'univers, Claire, faible et languissante, s'était fait conduire au bas de son jardin, sous l'ombre des peupliers qui couvrent l'urne de son père, et où sa piété consacra un autel à la divinité. Humblement prosternée sur le dernier degré, le cœur toujours dévoré de l'image de Frédéric, elle implorait la clémence du ciel pour

un être si cher, et des forces pour l'oublier. Tout-à-coup une marche précipitée l'arrache à ses méditations, elel s'étonne qu'on vienne la troubler; et tournant la tête, le premier objet qui la frappe, c'est Fréderic, Frédéric pâle, éperdu, couvert de sueur et de poussière. A cet aspect elle croit rêver, et reste immobile comme craignant de faire un mouvement qui lui arrache son erreur. Frédéric la voit et s'arrête, il contemple ce visage charmant qu'il avait laissé naguère brillant de fraîcheur et de jeunesse, il le retrouve flétri, abattu, ce n'est plus que l'ombre de Claire, et le sceau de la mort est déjà empreint dans tous ses traits; il

veut parler et ne peut articuler un mot, la violence de la douler a suspendu son être.

Claire, toujours immobile, les bras étendus vers lui, laisse échapper le nom de Frédéric : à cette voix il retrouve la chaleur et la vie, et saisissant sa main décolorée :—Non, s'écrie-t-il, tu ne l'as pas cru que Frédéric ait cessé de t'aimer, non; ce blasphême horrible, épouvantable, a été démenti par ton cœur. O ma Claire! en te quittant, en renonçant à toi pour jamais, en supportant la vie pour t'obéir, j'avais cru avoir épuisé la coupe amère de l'infortune; mais si tu as douté de

ma foi, je n'en ai goûté que la moindre partie..... Parle donc, Claire, rassure-moi, romps ce silence mortel qui me glace d'effroi.

En disant ces mots, il la pressait sur son sein avec ardeur. Claire le repoussant doucement, se lève, fixe les yeux sur lui, et le parcourant longtemps avec surprise:—O toi, dit-elle, qui me présentes l'image de celui que j'ai tant aimé, toi, l'ombre de ce Frédéric dont j'avais fait mon dieu! dis, descends-tu du céleste séjour, pour m'apprendre que ma dernière heure approche? et es-tu l'ange destiné à me guider vers l'éternelle région?—Qu'ai-

je entendu! lui répond Frédéric, est-ce toi qui me méconnais? Claire, ton cœur est-il donc changé comme tes traits, et reste-t-il insensible auprès de moi?—Quoi! il se pourrait que tu sois toujours Frédéric! s'écrie-t-elle, mon Frédéric existerait encore? On me l'avait dit perdu, l'amitié m'aurait-elle donc trompée?—Oui, interrompit-il avec véhémence, une affreuse trahison me faisait paraître infidèle à tes yeux, et te peignait à moi gaie et paisible; on nous faisait mourir victimes l'un de l'autre, on voulait que nous enfonçassions mutuellement le poignard dans nos cœurs. Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans

le monde ; il n'y a de vrai que l'amour, il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible qui m'attache à ton être, et qui dans ce moment même te domine ainsi que moi : ne le combats plus, ô mon ame ! livre-toi à ton amant ; partage ses transports, et sur les bornes de la vie où nous touchons l'un et l'autre, goûtons avant de la quitter cette félicité suprême qui nous attend dans l'éternité. Frédéric dit, et saisissant Claire, il la serre dans ses bras, il la couvre de baisers, il lui prodigue ses brûlantes caresses ; l'infortunée abattue par tant de sensations, palpitante, oppressée, à demi vaincue par son cœur et par sa faiblesse, résiste en-

core, le repousse et s'écrie :—Malheureux ! quand l'éternité va commencer pour moi, veux-tu que je paraisse déshonorée devant le tribunal de Dieu ! Frédéric, c'est pour toi que je t'implore, la responsabilité de mon crime retombera sur ta tête.—Eh bien ! je l'accepte, interrompit-il d'une voix terrible, il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire, qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité ! L'amour a doublé les forces de Frédéric, l'amour et la maladie ont épuisé celles de Claire... Elle n'est plus à elle, elle n'est plus à la vertu ; Frédéric est tout, Frédéric

l'emporte.....Elle l'a goûté dans toute sa plénitude, cet éclair de délice qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir; elle l'a connue, cette jouissance délicieuse et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée; son ame confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de volupté; il fallait mourir alors, mais Claire était coupable, et la punition l'attendait au réveil. Qu'il fut terrible! quel gouffre il présenta à celle qui vient de rêver le ciel! Elle a violé la foi conjugale! Elle a souillé le lit de son époux! La noble Claire n'est plus qu'une infâme adultère! Des années d'une vertu sans tache, des mois de combats et de vic-

toires sont effacés par ce seul instant! Elle le voit, et n'a plus de larmes pour son malheur; le sentiment de son crime l'a dénaturée; ce n'est plus cette femme douce et tendre, dont l'accent pénétrant maî-trisait l'ame des êtres sensibles, et en créait une aux indifférens; c'est une femme égarée, furieuse, qui ne peut se cacher sa perfidie, et qui ne peut la supporter. Elle s'éloigne de Frédéric avec horreur, et élevant ses mains tremblantes vers le ciel: —Eternelle justice! s'écrie-t-elle, s'il te reste quelque pitié pour la vile créature qui ose t'implorer encore, punis le lâche artisan de mon malheur; qu'errant, isolé dans le monde, il y soit

toujours poursuivi par l'ignominie de Claire et les cris de son bienfaiteur. Et toi, homme perfide et cruel, contemple ta victime, mais écoute les derniers cris de son cœur; il te hait ce cœur plus encore qu'il ne t'a aimé; ton approche le fait frémir, et ta vue est son plus grand supplice; éloigne-toi, va, ne me souille plus de tes indignes regards. — Frédéric embrasé d'amour et dévoré de remords, veut fléchir son amante: prosterné à ses pieds, il l'implore, la conjure, elle n'écoute rien; le crime a anéanti l'amour, et la voix de Frédéric ne va plus à son cœur. Il fait un mouvement pour se rapprocher d'elle; effrayée,

elle s'élance auprès de l'autel divin, et l'entourant de ses bras, elle dit :— Ta main sacrilége osera-t-elle m'atteindre jusqu'ici ? Si ton ame basse et rampante n'a pas craint de profaner tout ce qu'il y a de saint sur la terre, respecte au moins le ciel, et que ton impiété ne vienne pas m'outrager jusques dans ce dernier asyle. C'est ici, ajouta-t-elle dans un transport prophétique, que je jure que cet instant où je te vois est le dernier où mes yeux s'ouvriront sur toi ; si tu demeures encore, je saurai trouver une mort prompte, et que le ciel m'anéantisse à l'instant où tu oserais reparaître devant moi.—

Frédéric terrassé par cette horrible imprécation, et frémissant que le moindre délai n'assassine son amante, s'éloigne avec impétuosité. Mais à peine est-il hors de sa vue, qu'il s'arrête ; il ne peut sortir du bois épais qui les couvre, sans l'avoir entendue encore une fois, et élevant la voix, il s'écrie : O toi que je ne dois plus revoir ! toi qui d'accord avec le ciel viens de maudire l'infortuné qui t'adorait ! toi qui pour prix d'un amour sans exemple, le condamnes à un exil éternel ! toi enfin dont la haine l'a proscrit de la surface du monde ; ô Claire ! avant que l'immensité nous sépare à jamais, avant que le néant soit entre nous deux, que

j'entende encore ton accent, et au nom du tourment que j'endure, que ce soit un accent de pitié.... Il se tait, il ne respire pas, il étouffe les horribles battemens de son cœur pour mieux écouter, il attend la voix de Claire.... Enfin, ces mots faibles, tremblans, et qui percent à peine le repos universel de la nature, viennent frapper ses oreilles et calmer ses sens: *Va, malheureux, je te pardonne.*

L'indignation avait ranimé les forces de Claire, l'attendrissement les anéantit; subjuguée par l'ascendant de Frédéric, à l'instant où en lui pardonnant, elle sentit qu'elle l'aimait encore,

elle tomba sans mouvement sur les degrés de l'autel.

Cependant M. d'Albe qui n'avait point reçu la lettre d'Elise, et qui était sorti pour quelques heures, apprend à son retour que Frédéric a paru dans la maison; il frémit, et demande sa femme; on lui dit qu'elle est allée, selon son usage, se recueillir près du tombeau de son père. Il dirige ses pas de ce côté; la lune éclairait faiblement les objets, il appelle Claire, elle ne répond point; sa première idée est qu'elle a fui avec Frédéric; la seconde plus juste mais plus terrible encore, est qu'elle a cessé d'exister. Il se

hâte d'arriver; enfin, à la lueur des rayons argentés qui percent à travers les tremblans peupliers, il apperçoit un objet.... une robe blanche.... il approche.... c'est Claire étendue sur le marbre et aussi froide que lui. A cette vue il jette des cris perçans; ses gens l'entendent et accourent. Ah! comment peindre la consternation universelle! Cette femme céleste n'est plus, cette maîtresse adorée, cet ange de bienfaisance n'est plus qu'une froide poussière! La désolation s'empare de tous les cœurs: cependant un mouvement a raniné l'espérance, on se hâte, on la transporte, les secours volent de tous côtés. La nuit entière se passe

dans l'incertitude, mais le lendemain une ombre de chaleur renaît, et ses yeux se rouvrent au jour, au moment même où Elise arrivait auprès d'elle.

Cette tendre amie avait suivi sa lettre de près, mais sa lettre n'était point arrivée ; un mot de M. d'Albe l'instruit de tout, elle entre éperdue. Claire ne la méconnaît point, elle lui tend les bras, Elise se précipite, Claire la presse sur son cœur déjà atteint des glaces de la mort. Elle veut que l'amitié la ranime et lui rende la force d'exprimer ses dernières volontés : son œil mourant cherche son époux ; sa voix éteinte l'appelle, elle prend sa main, et l'unis-

sant à celle de son amie, elle les regarde tous deux avec tristesse, et dit : Le ciel n'a pas voulu que je meure innocente, l'infortunée que vous voyez devant vous s'est couverte du dernier opprobre ; mes sens égarés m'ont trahie, et un ingrat, abusant de ma faiblesse, a brisé les nœuds sacrés qui m'attachaient à mon époux. Je ne demande point d'indulgence, ni lui ni moi n'avons droit d'y prétendre ; il est des crimes que la passion n'excuse pas, et que le pardon ne peut atteindre.... Elle se tait, en l'écoutant, l'ame d'Elise se ferme à toute espérance, elle est sûre que son amie ne survivra pas à sa honte.

M. d'Albe consterné de ce qu'il entend, ne repousse pas néanmoins la main qui l'a trahi.—Claire, lui dit-il, votre faute est grande sans doute, mais il vous reste encore assez de vertus pour faire mon bonheur, et le seul tort que je ne vous pardonne pas, est de souhaiter une mort qui me laisserait seul au monde.—A ces mots, sa femme lève sur lui un œil attendri et reconnaissant :—Cher et respectable ami, lui dit-elle, croyez que c'est pour vous seul que je voudrais vivre, et que mourir indigne de vous est ce qui rend ma dernière heure si amère. Mais je sens que mes forces diminuent, éloignez-vous l'un et l'autre, j'ai besoin de

me recueillir quelques momens, afin de vous parler encore.

Elise ferme doucement le rideau et ne profère pas une parole ; elle n'a rien à dire, rien à demander, rien à attendre : l'aveu de son amie lui a appris que tout était fini, que l'arrêt du sort était irrévocable, et que Claire étoit perdue pour elle.

M. d'Albe qui la connaît moins, s'agite et se tourmente ; plus heureux qu'Elise, il craint, car il espère ; il s'étonne de la tranquillité de celle-ci, sa muette consternation lui paraît de la froideur, il le dit et s'en irrite. Elise,

sans s'émouvoir de sa colère, se lève doucement, et l'entraînant hor de la chambre : Au nom de Dieu lui dit elle, ne troublez pas la solemnité de ces momens par de vains secours qui ne la sauveront point, et calmez un emportement qui peut rompre le dernier fil qui la retient à la vie. Craignez qu'elle ne s'éteigne avant de nous avoir parlé de ses enfans ; sans doute son dernier vœu sera pour eux ; tel qu'il soit, fût-il de lui survivre, je jure de le remplir. Quant à son existence terrestre, elle est finie ; du moment que Claire fut coupable, elle a dû renoncer au jour ; je l'aime trop pour vouloir qu'elle vive, et je la connais trop pour l'espérer

L'air imposant et assuré dont Elise accompagna ces mots, fut un coup de foudre pour M. d'Albe; il lui apprit que sa femme étoit morte.

Elise se rapprocha du lit de son amie : assise à son chevet, toujours immobile et silencieuse, il semblait qu'elle attendît le dernier souffle de Claire pour exhaler le sien.

Au bout de quelques heures, Claire étendit la main, et prenant celle d'Elise : —Je sens que je m'éteins, dit-elle, il faut me hâter de parler ; fais sortir tout le monde, et que M. d'Albe reste seul avec toi.—Elise fait un signe ; cha-

cun se retire; le malheureux époux s'avance, sans avoir le courage de jeter les yeux sur celle qu'il va perdre; il se reproche intérieurement d'avoir peut-être causé sa mort en la trompant. Claire divine son repentir, et croit que son amie le partage; elle se hâte de les rassurer.—Ne vous reprochez point leur dit-elle, de m'avoir déguisé la vérité, votre motif fut bon, et ce moyen pouvait seul réussir; sans doute il m'eût guérie, si l'effrayante fatalité qui me poursuit n'eût renversé tous vos projets.—Elise ne répond rien, elle sait que Claire ne dit cela que pour calmer leur conscience agitée, et elle ne se justifie pas d'un tort que retomberait en

entier sur M. d'Albe; mais celui-ci s'accuse, il rend à Elise la justice qui lui est due, en apprenant à Claire qu'elle n'a cédé qu'à sa volonté. Elle est dédommagée de sa droitue, un léger serrement de main que M. d'Albe n'apperçoit pas, la recompense sans le punir. Claire reprend la parole.—O mon ami! dit-elle en regardant tendrement son mari, nul n'est ici coupable que moi; vous qui n'eûtes jamais de pensées que pour mon bonheur, et que j'offensai avec tant d'ingratitude, est-ce à vous à vous repentir?—M. d'Albe prend la main de sa femme, et la couvre de larmes; elle continue:—Ne pleurez point, mon ami, ce n'est pas à présent

que vous me perdez ; mais quand par une honteuse faiblesse j'autorisai l'amour de Frédéric ; quand par un raisonnement spécieux je manquai de confiance en vous pour la première fois de ma vie, ce fut alors que cessant d'être moi-même, je cessai d'exister pour vous ; dès l'instant où je m'écartai de mes principes, les anneaux sacrés qui les liaient ensemble se brisèrent, et me laissèrent sans appui dans le vague de l'incertitude, alors la séduction s'empara de moi, fascina mes yeux, obscurcit le sacré flambeau de la vertu, et s'insinua dans tous mes sens ; au lieu de m'arracher à l'attrait qui m'entraînait, je l'excusai, et dès-lors la

chute devint inévitable. O toi, mon Elise! continua-t-elle avec un accent plus élevé, toi qui vas devenir la mère de mes enfans, je ne te recommande point mon fils; il aura les exemples de son père; mais veille sur ma Laure, que son intérêt l'emporte sur ton amitié. Si quelques vertus honorèrent ma vie; dis-lui que ma faute les effaça toutes; en lui racontant la cause de ma mort, garde-toi bien de l'excuser, car dès-lors tu l'intéresserais à mon crime: qu'elle sache que ce qui m'a perdue, est d'avoir coloré le vice des charmes de la vertu; dis-lui bien que ce-lui qui la déguise est plus coupable encore que celui qui la méconnaît; car en

la faisant servir de voile à son hideux ennemi, on nous trompe, on nous égare, et on nous approche de lui quand nous croyons n'aimer qu'elle .. Enfin, Elise, ajouta-t-elle en s'affaiblissant, répète souvent à ma Laure que si une main courageuse et sévère avait dépouillé le prestige dont j'entourais mon amour, et qu'on n'eût pas craint de me dire que celle qui compose avec l'honneur, l'a déjà perdu, et que jamais il n'y eut de nobles effets d'une cause vicieuse, alors sans doute j'eusse foulé aux pieds le sentiment dont j'expire aujourd'hui.... Ici Claire fut forcée de s'interrompre, en vain elle voulut achever sa pensée, ses idées

se troublérent, et sa langue glacée ne put articuler que des mots entrecoupés .... Au bout de quelques instans, elle demanda la bénédiction de son époux ; en la recevant, un éclair de joie ranima ses yeux.—A présent je meurs en paix, dit-elle, je peux paraître devant Dieu .... Je vous offensai plus que lui, il ne sera pas plus sévère que vous.—Alors jetant sur lui un dernier regard, en serrant la main de son amie, elle prononça le nom de Frédéric, soupira, et mourut.

Quelques jours après, M. d'Albe reçut ce billet écrit par Elise et dicté par Claire.

Claire à M. d'Albe.

Je ne veux point faire rougir mon époux, en prononçant devant lui un nom qu'il déteste peut-être ; mais pourra-t-il oublier que cet infortuné voulait fuir cet asyle, et que mon ordre seul l'y a retenu ; que dans notre situation mutuelle, ses devoirs étant plus grands, ses torts le sont aussi, et que mon amour fut un crime quand le sien n'était qu'une faiblesse. Il est errant sur la terre, il a vos malheurs à se reprocher, il croira avoir causé ma mort, et son cœur est né pour aimer la vertu. O mon époux ! mon digne époux ! la

pitié ne vous dit-elle rien pour lui, et n'obtiendra-t-il pas une miséricorde que vous ne m'avez pas refusée?

Pour remplir les dernières volontés de sa femme, M. d'Albe s'informa de Frédéric dans tous les environs, il fit faire les perquisitions les plus exactes dans le lieu de sa naissance; tout fut inutile, ses recherches furent infructueuses, et jamais on n'a pu découvrir où il avait traîné sa déplorable existence, ni quand il l'avait terminée. Jamais nul être vivant n'a su ce qu'il était devenu; on dit seulement qu'aux funérailles de Claire, un homme inconnu, enveloppé d'une épaisse mentonnière, et

couvert d'un large chapeau, avait suivi le convoi dans un profond silence, qu'au moment où l'on avait posé le cercueil dans la terre, il avait tressailli, et s'était prosterné la face dans la poussière, et qu'aussitôt que la fosse avait été comblée, il s'était enfui impétueusement en s'écriant :—A présent je suis libre, tu n'y seras pas long-temps seule !

FIN.

De l'Imprimerie de B. CLARKE,
Well-Street, Cripplegate.

00100731

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016